BnF Gallica

Une adresse illisible, par Fanjat

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Fanjat. Une adresse illisible, par Fanjat. 1862.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Digitized by Google

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

COLLECTION AMYOT

UNE ADRESSE
ILLISIBLE

PAR

FANJAT

PARIS
AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE LA PAIX, 8

UNE

ADRESSE ILLISIBLE

2255.

y2

32738

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

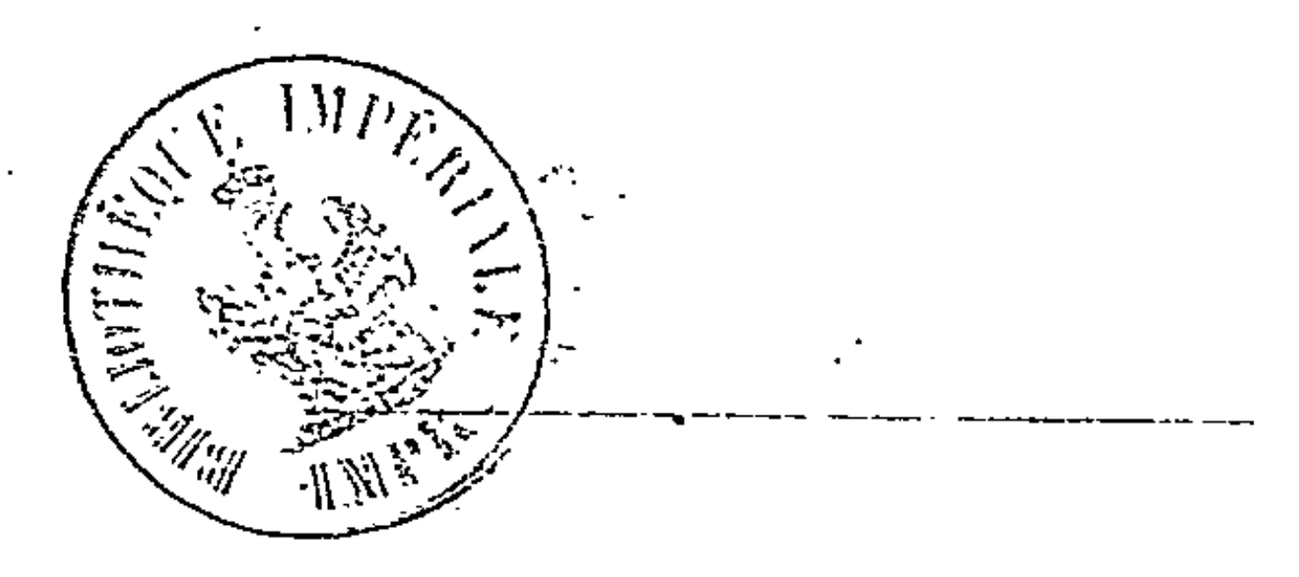
C.

UNE ADRESSE

ILLISIBLE

PAR

FANJAT



PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

RUE DE LA PAIX, 8

MDCCCLXII

Tous droits réservés.

UNE ADRESSE ILLISIBLE

AVANT-PROPOS

— Où conduira-t-on monsieur? »

— Rue du Mont-Blanc, numéro... — Je vous avertirai. »

Tandis que la modeste citadine nous emporte, moins rapide qu'un piéton, je pourrais, vous tenant entre quatre pans de bois presque aussi resserrés que ceux d'un cercueil, je pourrais — vous faire la description de Paris, vu terre à terre, — ou vous ra-

conter les aventures de chaque passant, — ou vous proposer une charade, — ou vous lire de mes vers, qui n'ont jamais remporté de prix et n'en sont peut-être pas meilleurs. A l'égard de cette dernière alternative, je n'ai pas de manuscrit sur moi, d'une part, et, d'ailleurs, on a reconnu que la poésie est du plus mauvais ton — pour qui n'a pas, au moins, dix mille francs de rente. En somme, ma conscience s'oppose à cet abus de confiance, et... — nous sommes arrivés, monsieur.

— C'est ici! — cocher! — c'est ici! »

La maison est belle et bien tenue. L'entrée est décente. Un escalier à droite, un à gauche, s'étendent jusqu'à vous avec tant de propreté qu'on est tenté de monter — surtout quand on est venu dans cette intention.

Nous n'irons pas plus haut que le premier, s'il vous plaît. Une porte en chêne neuf avec les pentures en cuivre ouvragé; pour cordon de sonnette, une chaînette de cuivre

avec une poignée fort simple en chêne. — Entrons.

L'antichambre est boisée du haut en bas. Des chaises d'ébène, à grille et à jambes torses, foncées de jonc ; une petite console d'ébène portant une écritoire, du papier, des cartes blanches, une carafe et deux verres sur un plateau anglais, en forment tout l'ameublement.

Trois portes s'ouvrent sur l'antichambre. Prenons celle du milieu : c'est le salon.

Monsieur, c'est un salon — boudoir — cabinet d'étude.

A droite, — cette bibliothèque de citronnier, ce bureau-ministre, ce fauteuil couvert en cuir de Cordoue, et ce trépied en citronnier, supportant la statuette en bronze de — j'ignore qui, mais d'un fort beau garçon, assurément ! — indiquent le cabinet de travail.

Au fond, — une ottomane de damas blanc à crête d'argent, deux fenêtres garnies de damas semblable et de mousseline des Indes

brodée à la main, des fleurs, des encoignures chargées de *précieusetés*, des carreaux empilés, de larges siéges d'un aspect voluptueux — caractérisent évidemment le boudoir.

Le salon s'étend à gauche et se compose : de quatre fauteuils de citronnier, curieusement sculptés, chacun d'un motif différent mais analogue aux trois autres ; d'un vis-à-vis du même style ; de deux tables de jeu, assorties à ces meubles pour le bois et le dessin ; d'un petit guéridon de marbre, couvert de gravures rares et de livres ; puis d'un trépied qui, faisant pendant à celui du cabinet d'étude, supporte la statuette en marbre blanc de — j'ignore son nom, mais, certes ! d'une fort jolie femme.

Pour relier entre elles ces trois pièces bien distinctes, l'ornamenteur de ces lieux a imaginé de placer au centre commun un orgue expressif à double clavier. L'instrument est bel et bon et l'idée est ingénieuse. D'ordinaire, on ne sait où placer un piano.

— Dans le salon. »

Bien! Et quand on voudra étudier, il faudra donc craindre à chaque instant les visites, et s'exposer à être entendu par un curieux qui s'avance *discrètement*, — on dit discrètement, c'est l'usage, — pour saisir au vol la romance nouvelle que vous bégayez encore.

— Alors, dans le cabinet d'étude. »

Et si, le soir, aux lueurs de la lune, vous voulez chanter *con espressione*, les yeux noyés dans des yeux aimés, cela sera-t-il bien en scène emmi les livres sérieux et les cartons pleins de graves paperasses, auprès de l'austère fauteuil de cuir, devant le positif bureau?

— Je ne vois que le boudoir. »

Dansera-t-on dans le boudoir, monsieur? L'arrangement présent est donc un trait de génie; si bien que tous les amis et jusqu'aux simples connaissances ont voulu y voir un emblème, un mystère.

Les savants disaient :

— Cela représente la triade indienne, et l'or-

gue est l'image d'INDRA, le ciel harmonieux, qui embrasse ou relie la triade. »

D'autres prétendaient — qu'on avait exprimé ainsi les trois Grâces païennes rassemblées par l'harmonie. C'était de récents bacheliers.

Mais les plus fins, les philosophes, avaient trouvé mieux que tout ceci, et ils disaient :

— Octave de Peyrieux est phalanstérien, sans nul doute ; cette pièce figure l'ambition, l'amour et l'amitié, non ! l'ambition, l'amitié et l'amour, — l'amour n'occupe que la troisième place chez Fourier, — dominés par l'UNITÉISME. »

Pour moi, il faut l'avouer, je crois ces interprétations un peu forcées, et que, au fond, il y a là tout bonnement un agencement spirituel, — nécessité par le manque d'espace.

La pendule est, monsieur, un magnifique Galilée en bronze. Vous voyez ! il vient de faire son amende honorable ; ses traits sont creusés par la souffrance, ses membres sont rompus

par la torture ; pourtant, le vénérable criminel, l'œil fixe et ferme, s'écrie, en regardant le ciel, comme pour demander un assentiment irrécusable :

— Et cependant — elle tourne ! »

Cette pendule, commandée par Octave à un de ces illustres inconnus que les illustres connus torturent dans les cachots ouverts du monde, a été payée par lui dix mille francs. C'est un beau morceau et une belle action, monsieur.

Je parie que vous commencez à soupçonner Octave d'avoir un système quelconque. Songez donc que ce peut être une fantaisie d'artiste — ou de blasé, — un calembour d'airain : — Et cependant — elle tourne ! au-dessus d'une aiguille de pendule. — Qui sait jamais si un homme est ironique ou sérieux ?

Nous passerons maintenant, s'il vous plaît, dans la chambre à coucher, qui a une porte ici. C'est spécialement pour cette pièce que

j'ai voulu vous amener, monsieur, craignant que vous attribuassiez à la richesse du romancier — on affirme qu'il y en a de riches, — ce qui appartient à la richesse d'Octave de Peyrieux. J'ai voulu aussi vous prouver que je mets en scène une maison réelle. Les peintres musulmans font toujours, dit-on, leurs tableaux — de genre — sans personnages, de peur d'avoir un jour à fournir d'une âme ces placides créatures. C'est par un sentiment analogue que je n'ose décrire des maisons imaginaires : — je redouterais qu'au jugement dernier elles vinssent me réclamer leur propriétaire.

Par un caprice de l'architecte, cette chambre a trois pieds de plus en hauteur que le reste de l'appartement; il voulait avoir une voûte, et cela fait merveilleusement avec cette tenture de lampas bleu à fleurs blanches, coupée par des côtes de cuivre doré. Il n'y a rien dans ce sanctuaire qui n'ait une valeur intrinsèque et artistique.

Le lit, à demi enfoncé dans une élégante alcôve, est de bronze; il a coûté vingt-cinq mille francs, et il faut deux heures pour l'examiner en détail, — permettez que je m'en abstienne. Les fauteuils et la méridienne sont de bronze aussi; voyez comme ce beau cygne tient délicatement la manchette dans son bec!

Ravrio a fait exécuter et vendu toutes ces belles choses. Vous connaissez son adresse, monsieur?

Remarquez que le châssis de l'unique fenêtre est de bronze, et que les encadrements des deux glaces de cette fenêtre sont de véritables chefs-d'œuvre de dessin et de ciselure.

Comme ces beaux enfants tiennent avec grâce, — l'un, l'épais rideau de lampas, l'autre, le léger rideau tissé de lin et d'or! — Étoffe qu'on appelle je ne sais comment, mais qui est bien la plus jolie chose du monde — des rideaux.

N'est-ce pas une heureuse idée que de remplacer l'éternelle patère par ces statues en

pied? Il est vrai que le modèle fut fait pour Octave, et que les deux enfants coûtèrent quatre mille francs; mais c'est un détail charmant et point vulgaire.

Octave de Peyrieux a en horreur les commodes, les armoires à glace ou sans glace, connues sous le nom générique et peu harmonieux de *meubles meublants;* il a préféré faire diminuer la profondeur de sa chambre, faire pratiquer sur place des armoires que la tenture recouvre partout, et n'avoir que des siéges et des tables.

Examinez cette console de marbre portor, attachée à la paroi par des scolopendres dont les fleurs seules sont dorées! Et cette table, de même marbre, qui a pour pied la Vénus accroupie! Tout cela est d'un choix, d'un fini!

Les tapis, assortis aux tentures, laissent voir autour de la pièce une mosaïque de fleurs ouvragée en bois dans le parquet.

La cheminée répète les motifs de l'ameublement : deux cygnes supportent la tablette

de portor, ornée d'une guirlande de scolopendre; les deux enfants reparaissent aux côtés de la cheminée et portent chacun une lampe.

Je ne vous dirai pas le prix de la pendule, qui représente une femme endormie sur un quartier de roc moussu : *Pradier* l'a faite et donnée à Octave. Auprès de la belle dormeuse, on voit deux coupes de cristal de roche montées en or, et les bustes miniatures de deux hommes — trop célèbres pour que je vous les nomme.

Sur la console, un service à thé, en porcelaine de Chine; sur la table, des verres et des flacons de cristal de roche; deux petites bibliothèques en bronze chargées de riches reliures et agrafées en face de la cheminée; enfin, une lampe de nuit, formée par deux colombes et suspendue au milieu de la voûte à une longue guirlande de scolopendre : — et voilà l'inventaire fini.

Vous avouerez, monsieur, que je ne cherche

pas à abuser de votre temps ni de votre patience, car je n'ai point déduit la philosophie de chaque objet, laissant ce travail à votre sagacité. Je me permettrai uniquement de vous faire observer combien la chambre à coucher est supérieure au salon-boudoir-cabinet d'étude.

Pour faire pendre un homme, Richelieu n'avait besoin que de deux lignes de son écriture, — je crois même qu'il n'avait besoin de rien du tout. — Moi, pour connaître un homme, cœur et âme, intelligence et sentiments, aspirations et convictions, il me suffit de soulever un moment la portière de sa chambre à coucher. Dans les ameublements, les plus hétérogènes, que rassemblent la pauvreté, les accidents, les hasards innombrables de la vie, il existe une parenté certaine des choses disparates, une corrélation intime qui dévoile les plus profonds et secrets replis du cœur. S'il n'est pas de héros pour le valet de chambre, il n'est pas de diplomate ni d'hypo-

crite pour la chambre à coucher. Donc, vous devez savoir maintenant le caractère et l'esprit d'Octave de Peyrieux; son âge et sa figure ne vous sont plus inconnus, et vous pourriez me dire jusqu'à la couleur de ses cheveux. Pourtant, afin que les renseignements soient complets et donnent à mon récit ultérieur tous les symptômes désirables de véracité, nous passerons dans la salle à manger, dans laquelle donne accès la troisième porte de l'antichambre.

Ici, le locataire a laissé les murs et le plafond dans l'état où la nature — du propriétaire — les a mis, — du stuc blanc. Le parquet n'est que du chêne. Un vaste buffet de palissandre, une grande table ronde pliante du même bois, des chaises de canne, une étagère découpée à jour et portant quelques vases à l'usage de la table, un plan de Paris accroché au mur, une fine natte sous la table, un calorifère dans une niche, et des rideaux d'organdi attachés haut et bas : tels sont les

meubles et les ornements de la salle à manger

Ce n'est pas que je me défie de la pénétration de monsieur, mais il est indispensable que je dise quelques mots pour expliquer le sens moral de la salle à manger. Cette pièce, contrairement aux deux autres, a certainement un aspect glacé et banal : — banal, puisqu'on n'y voit que les meubles que tout le monde possède; — glacé, par la couleur sombre du bois, par l'absence de foyer ouvert, par ses murs entièrement nus, par cette natte propre et sèche. C'est une salle à manger de vieille fille, et la chambre à coucher est celle d'un artiste, jeune et élégant. Cela doit signifier beaucoup dans le caractère de M. de Peyrieux — et je vous en avertis.

A présent, rentrons au salon. Prenez place sur le vis-à-vis et installez-vous y commodément pour écouter, — sans inquiétude, le maître du logis est en voyage. Bon! Je vais vous dire le roman intitulé — UNE ADRESSE

ILLISIBLE. C'est une histoire fort naturelle, ou une fable bien innocente, qui n'a coûté la vie à personne. Je ne l'ai ni volée, ni écrite avec du jus de mûres en guise de sang, sous la dictée d'un brigand ou d'un revenant. Je l'ai trouvée dans mon jardin, en me promenant sur un gentil gazon, doux et ras, entre deux bordures de buis, le déjeuner et le dîner, — plus près du déjeuner que du dîner. L'endroit est fécond, et les artifices de culture raffinée n'y sont pas nécessaires.

PROPOS

I

M. Octave de Peyrieux, âgé de vingt-cinq ans, avait recueilli, à la mort de son père, une succession de quelques centaines de mille francs. Il était beau, hardi, sensible, spirituel, élevé dans les us du grand monde ; il composait, au besoin, une romance, paroles et musique, et savait, en temps opportun, faire le

portrait au pastel d'une jolie comtesse ou d'une intéressante lady.

Avec tant d'éléments de succès, il n'ambitionnait rien — qu'une chose, naïve et merveilleuse, abondante et rare, — l'amour.

Il avait beau fréquenter Bouffes et Opéra, bals d'ambassadeurs, bals de la noblesse, bals de la Banque et bals royaux, fêtes aristocratiques et fêtes de campagne, promenades à la mode, offices de bon ton, concerts spirituels et concerts sans esprit : il admirait, il courtisait — et ne trouvait pas.

Pourtant, il n'avait pas créé un idéal impossible :

— Un cœur tendre, un esprit naturel, une âme sincère. —

Les traits du visage lui importaient peu, pourvu qu'ils fussent agréables. Il ne tenait pas à croire son amie la plus belle femme de Paris.

— La femme qui vous aime est toujours belle ! » disait-il.

Or, un matin de printemps qu'il avait déjeuné — plus rapidement encore que de coutume, et bu — par distraction, à pleins verres, une bouteille entière de vieux vin de Pomard, il vint se jeter sur l'ottomane du boudoir pour faire la sieste. Telle était du moins son intention; mais, l'esprit propose — et le vin de Pomard dispose.

En remuant les coussins, pour s'arranger commodément, il fit tomber une petite mule de velours bleu qui remua ses souvenirs, et l'envie de dormir — s'il en avait réellement envie — fit place à une sorte d'exaltation Pomardo-nerveuse.

Il se leva et se mit à examiner la petite mule, véritable chaussure de Cendrillon : si bien cambrée, si finement bordée, si fraîchement doublée, si suavement parfumée!

Quand il l'eut bien regardée, — il la jeta par la fenêtre, et vint à la statuette avec l'intention manifeste d'en faire le même usage. Il réfléchit, néanmoins, que la mule pou-

vait tomber inoffensivement sur le nez d'un commissionnaire endormi et lui faire à peine l'effet d'un gland, mais que la statuette lui ferait l'effet d'une citrouille de plomb; — il se contenta donc de dire à demi-voix :

— O fée! Mais point femme! »

Et, satisfait de cette sentence, il s'assit à son bureau, choisit sa plume la plus fine, prit une feuille de papier des plus pures et des plus grandes, et commença la lettre suivante :

Pourquoi je t'aime?

Je t'ai rencontrée un jour de tristesse, — le lendemain d'un bal où j'avais trop dansé. Je marchais la tête basse, pensif et soucieux, me demandant si jamais je pourrais ouvrir mon âme autrement que devant mon miroir, sans risquer de voir dans l'œil

d'*une* autre un hébétement effrayé, ou un moqueur sourire.

Tu passas.

Ta démarche leste et précise, les plis discrets de ton camail noir, la pureté de ton gant blanc et de ta fine manchette, la correction de ta mise pudique, la simplicité de tes allures..... et quoi encore? — Dieu le sait!

Je te suivis.

Tu te promenais, sans doute; pour apaiser l'inquiétude de tes vingt ans, peut-être; mais tu te promenais en vierge craintive, hâtant le pas comme si tu étais bien pressée.

Nous marchâmes deux heures, par tous les chemins imaginables, comme dans un songe.

Tu jetais un regard sur les fantaisies de la mode, mais tu t'arrêtais devant les richesses des arts. Tu y restais, jusqu'à ce qu'un groupe curieux se fût formé autour

de toi et voulût voir ce que tu voyais ; alors, tu repartais.

Et moi de même.

Nous n'étions pas ensemble, car tu ne me voyais pas et je ne t'avais pas vue; mais tu te sentais protégée et je me croyais nécessaire. Tu ne me cherchais point, — mais tu ne cherchais personne. Tu marchais, pour marcher, — et moi je marchais pour te suivre.

Heureux tous deux!

Que de fois j'eusse pu te devancer et connaître tes traits! Je ne le voulus pas : tu aurais rougi; tu m'aurais confondu, parmi ceux qui te croisaient sans cesse et qui te suivaient de l'œil avec une attention cynique.

Non, je ne te vis pas!

Mais, si tu traversais un ruisseau, tu soulevais ta longue robe de soie et tu me laissais apercevoir ton petit brodequin de prunelle; si tu regardais dans les vitrines,

tu me montrais ton col souple et blanc : et chaque mouvement était une grâce. — Mais le choix des stations, l'intérêt donné, l'oubli d'artiste qui t'arrêtait, la timidité d'enfant qui te poussait ensuite :

Tout!

— Comment tu faisais place au pauvre; — comment tu gardais ta place légitime; — comment tu dédaignais l'impudent; — comment tu regardais les blonds enfants; — comment tu évitais un obstacle; comment tu échappais au danger : Tout! te dis-je. — Comment tu t'arrêtais et comment tu marchais, comment tu levais une main et comment tu levais la tête, — tout me plaisait en toi.

Et ne voyant pas autour de moi d'opposition à redouter,

— Je t'aimai.

Lassée de marcher sans but, tu rentras chez toi, — hélas! sans avoir tourné la tête.

Et voilà pourquoi je t'aime.

Comment je t'aime?

Je ne t'aime point comme on aime les anges, — les anges sont des fictions.

Je ne t'aime point comme on aime les fleurs, — les fleurs sont des choses.

Je ne t'aime point comme on aime l'or, — c'est un crime.

Je ne t'aime point comme on aime sa sœur, — c'est une habitude.

Je t'aime — comme je t'aime! Et je voudrais te le dire, non pas à genoux, mais assis côte à côte, — sous les arbres, ou sous le ciel, ou sous le plafond de ton salon, — quelque part enfin où tu pusses me répondre, librement et sans fausse honte :

Je t'aime! «

Ou bien :

— Je ne vous aime pas! »

Cette lettre étant terminée, Octave s'étendit sur l'ottomane et la lut à haute voix.

— Eh bien! Marin, qu'en penses-tu? » dit-il à un jeune homme qui était entré dès le commencement de la lecture.

— La lettre est originale. Puis-je savoir à qui elle est adressée? »

— C'est ce que j'allais te demander. » reprit Octave.

— Comment! tu ne sais pas à qui tu l'adresses? Voilà qui est plus original. »

— Mais, » dit encore Octave, « je veux pourtant qu'elle arrive à son adresse. »

Marin riait à perdre haleine, car c'était un

de ces hommes qui trouvent tout *délicieux*, *impayable*, *mirobolant*, etc.

— Eh! voyons! aide-moi! » dit Octave impatienté de ces éclats de rire.

— A quoi veux-tu que je t'aide? » demanda Marin cessant de s'efforcer de rire pour s'efforcer de prendre un air grave.

— A trouver l'adresse de cette lettre. »

Je crois que Marin poussa un éclat de rire naturel; néanmoins, je n'en répondrais pas.

Octave continua :

— Les maisons ont une physionomie; et toute personne un peu délicate choisit, souvent à son insu, une habitation qui lui ressemble. Cherche donc dans ta tête une maison dont l'aspect s'harmonise avec la femme de ma lettre; je vais en faire autant. »

— Donne-nous des cigarettes! » fit-il encore.

II

Après quelques minutes de recueillement, Peyrieux dit :

— Je me rappelle, dans le faubourg Saint-Germain, une rue de l'Ouest; on y va je ne sais comment et on en revient de même. C'est tout près d'un boulevard désert, dans un quartier de ville dépeuplé. Là, de grandes murailles, surmontées par de grands arbres, forment des rues qui ne sont pas toujours pavées. L'été, cela repose de la poussière

bruyante et agitée de Paris, — quand quinze jours de soleil n'ont pas fait de ces parages une zone torride ; — l'hiver, ce doit être la Sibérie et le Kamtchatka ; — je ne serais pas surpris qu'on y rencontrât plus d'ours blancs que d'êtres humains.

« Je me trouvai transporté dans ce monde ignoré par une chaude journée de juin. Au moment où je revins à moi, pour prendre connaissance des lieux que mes pieds parcouraient, j'étais devant une maison d'assez bonne apparence : murailles bien blanches, et persiennes bien vertes, — soigneusement fermées, car le soleil baignait la maison dans des flots de lumière. Néanmoins, la porte cochère était ouverte. Je vis une large cour ; au fond, un jardin frais et riant, tapissé de gazon, couvert d'ombre ; et, au milieu du jardin, comme une jolie coquille dans de la mousse, un pavillon coquet, de forme circulaire.

« Le pavillon n'avait qu'un rez-de-chaussée ; on y montait par six larges marches, portant

à leurs extrémités des caisses de fleurs, et des jalousies vertes étaient déployées devant toutes les fenêtres.

« Ce doit être là que demeure Rosine, comme un petit oiseau dans une cage proprette et verdoyante.

« Le soir, quand les jalousies sont levées, elle chante à sa fenêtre, ou elle voltige dans le jardin, tandis que sa vieille duègne prépare, sur un guéridon de mosaïque, — de beaux fruits, de l'eau de grenade ou d'orange et des biscuits de Naples, puis, enlève la courtepointe de soie qui recouvre la toile fine où la jeune fille dormira. »

Marin écoutait attentivement, afin de bien comprendre et de bien retenir toutes ces fantaisies poétiques. Car Marin était la presse à copier des idées d'Octave : il en tirait plusieurs exemplaires qu'il répandait comme des originaux de son cru ; cela lui avait établi une certaine réputation de *cerveau brûlé*, dont il profitait de son mieux.

Octave aspira encore quelques bouffées de fumée, et, jetant sa cigarette :

— C'est là que je vais adresser ma lettre! » s'écria-t-il.

— Mais, » demanda curieusement Marin, « pourquoi — Rosine plutôt que — Anna, que — Fanchon, que — Caroline, que — Dorothée... »

— Qu'Imogène, que Délia, qu'Artémise, que Zéthulbé, n'est-ce pas?

« Rosine est la jeune fille qui se lève en attendant son amant, et qui se couche en l'espérant pour le lendemain. Rosine croit entendre sa voix quand le vent parle dans les arbres ; quand la nuit est noire, Rosine craint qu'il ne s'égare, et, s'il tonne, elle tremble pour lui.

« Rosine sait qu'on ne vient plus chanter sous les balcons avec une guitare en sautoir ; mais elle espère que son amant ne lui sera pas présenté, d'abord, par son tuteur, revêtu d'un frac neuf — l'amant — et portant un

chapeau rond à la main. Elle aimerait mieux la poésie du célibat que le prosaïsme de l'amour.

« Rosine aime les fleurs : jeune fille riche, elle vit dans un jardin; jeune fille pauvre, elle diminuerait son pain pour acheter des roses.

« Rosine aime le chant des oiseaux; et la soirée s'écoule plus doucement, quand, toute seule, elle les écoute — et leur répond du cœur, que lorsque Bartholo la mène aux Tuileries, parmi les élégants du dimanche, pour ouïr un orchestre militaire.

« Pourtant, Rosine aime les arts; et si elle entend *Alboni* ou *Sontag*, son cœur cesse de battre, — et son âme passe dans ses oreilles. Elle se passionne pour un tableau; elle sanglote à une lecture.

« Amour des fleurs et des oiseaux, amour de la poésie, de la musique, de la peinture : tout cela, c'est la forme charmante des désirs d'amour de Rosine.

« Que le parfum des fleurs est doux à travers de tendres paroles ! Comme le chant des oiseaux brode bien un soupir ! — Devant un tableau, elle dit : — S'il était peintre ! » — Au rhythme des vers, elle songe : — S'il était poëte ! » — Et l'harmonie lui fait penser : — Je voudrais qu'il eût fait ceci ! »

« Il lui faut un amour délicat, à Rosine ; elle seule peut me répondre sérieusement.

« Si Anna ou Caroline ouvrait ma lettre, n'y voyant — ni serments d'amour, ni couronne de comtesse, ni diamants conjugaux, elle me trouverait fort impertinent.

« Fanchon doit épouser l'héritier présomptif, quand il y en a un, et elle regarde toujours les Tuileries en passant, c'est de là que doit lui venir une aventure ; si elle n'épouse pas le fils du prince régnant, ce sera son aide-de-camp — ou son mamelouck.

« Dorothée a trente-six ans.

« Imogène ou Délia feront la coquette ou

prendront des airs de princesse outragée, à moins qu'elles ne raillent.

« Artémise et Zethulbé ne savent point écrire.

« Rosine seule écrira une réponse ; elle seule pourra croire que ma lettre est une œuvre d'amour ; elle seule est assez spirituelle et assez crédule pour espérer le bonheur de sa vie entière d'après quelques lignes d'un inconnu. »

Tout en parlant, il plia la lettre, la mit dans une enveloppe et écrivit l'adresse :

A Mademoiselle,

Mademoiselle Rosine Hmmmm,

Rue de l'Ouest, n°. . . .

Paris.

Marin lisait par-dessus l'épaule d'Octave.

— Le nom de famille n'est pas lisible! » dit-il.

— O Marin de mon cœur, » s'écria M. de Peyrieux, « que tu es adorable! Ne vois-tu pas, brave Marin, que toute la finesse de l'adresse est là!

« La portière reçoit la lettre; elle ne connaît pas le *nom de baptême* de toutes ses locataires; le nom de famille *n'est pas lisible;* il faut donc demander à toutes les jeunes filles: — Cette lettre est-elle pour vous? » Ou bien, si la portière était très-expérimentée, ce nom *illisible* lui dirait de quelle part vient la lettre, et elle la donnerait, sans balancer, à la plus jolie fille de la maison.

« Mais il te faut une récompense pour cette observation, et je vais signer la lettre de ton nom. »

Ce qu'il fit à l'instant.

Je vous prie de ne pas perdre de vue qu'Octave de Peyrieux avait une salle à manger inhospitalière, qu'il mangeait excessive-

ment vite, et qu'il avait bu ce jour-là, par distraction, une bouteille de vieux vin de Pomard.

Ne voulant pas mettre ses armes, — de gueules, aux cinq besants d'or en croix, cantonnés d'aigles de même, — il prit un magnifique camée, représentant une ascension, et l'imprima sur la cire. Ce fait, il sortit tout exprès pour jeter lui-même cette épître magique dans la boîte de la poste.

C'est ici le lieu, ou jamais, de placer le portrait de M. de Peyrieux.

J'ai dit qu'il avait vingt-cinq ans, c'est ce qui peut arriver à bien d'autres; il avait, en outre, avantage plus rare, des traits fins et réguliers, qui eussent paru efféminés sans quelques lignes fermes de la bouche, de la narine et de l'œil par lesquelles sa physionomie prenait une expression hautaine et cavalière.

Mais le signe caractéristique de cette tête

était une chevelure d'un blond pâle et cendré, soyeuse, abondante et ondulée comme certaines chevelures noires, ordinairement plantées sur des crânes d'hommes de couleur. Ces ondulations, qui, avec des cheveux laineux et ternes, rappellent désagréablement la bestialité, amenaient des reflets surprenants dans des cheveux souples et lustrés : c'était comme une lumière fluide qui donnait quelque chose d'immatériel à cette blanche et noble figure. Sa barbe et ses moustaches ondulaient pareillement et possédaient la même finesse et le même brillant; un soin extrême et l'abstention rigoureuse de tout cosmétique avaient contribué à développer et à embellir cette singularité, dont Octave était assez aise.

Quoique élégamment proportionné, le reste de sa personne ne méritait pas une attention particulière; il était svelte, bien pris dans sa taille, et ne portait ni fausses épaules, ni corset.

Son costume n'offrait d'autre originalité

que l'absence totale du *noir*, qu'il abhorrait, et qu'il remplaçait le plus fréquemment par du bleu ; cela servait encore mieux à faire ressortir la grâce princière de toute sa figure, et une décoration étrangère, due à une excursion diplomatique, augmentait l'effet favorable d'un extérieur fort prévenant.

Je crois que vous ne serez pas fâché d'avoir en regard un croquis de Marin.

Plus petit qu'Octave. Gros yeux grisâtres, grosses lèvres, grande bouche rose passée, figure carrée ; teint blanc, mais couvert d'une myriade d'éphélides ; cheveux roux, gros et roides, qui, taillés fort court et symétriquement dressés, offraient la configuration et la teinte d'une vieille brosse de chiendent; courte barbe et longues moustaches, de la même teinte et de la même souplesse que les cheveux. Mise noire, égayée par de grandes manchettes d'ordonnateur des pompes funèbres. Tournure empesée. Total : un charmant cava-

lier, genre sauvage, famille des Méphistophélès, variété peignée.

Il s'était trouvé une comtesse, un peu sur le retour, qui, adorant Marin, lui avait créé une ressemblance parfaite avec l'empereur Charles-Quint; et une mirifique danseuse de la Grande-Chaumière l'avait appelé, une soirée durant, — Mon tigre. » Après cela, vous pouvez croire qu'il n'était pas resté absolument modeste.

Marin avait une prodigieuse prétention à l'excentricité; malheureusement, hors sa laideur, il n'avait rien d'excentrique, et il se trouvait réduit à dérober çà et là, dans la conversation et dans la lecture, des lambeaux d'idées qu'il recousait laborieusement pour se parer. Cette opération scabreuse était faite, souvent, avec si peu de tact que le résultat ressemblait à ces courtes-pointes, étrangement bariolées, que les jeunes Flamandes font pour leur futur lit conjugal, en agrégeant au hasard toutes les pièces d'étoffe qui leur tom-

bent sous la main. Marin brodait, ensuite, sa courte-pointe d'une guirlande de grands mots dont il ne savait pas toujours le véritable sens, puis il l'étalait complaisamment devant ses admirateurs.

Quelques cruelles mésaventures lui avaient enseigné l'art de choisir son auditoire, et il ne parlait plus qu'à coup sûr. Dès qu'une physionomie douteuse se présentait, il se bornait au rôle muet d'auditeur intelligent, — qu'il exécutait d'une façon supérieure.

En face de ses amis, il avait un troisième personnage, semi-naïf, semi-profond, suivant les sujets de conversation et les interlocuteurs. Avec Octave, il écoutait beaucoup, et faisait volontiers l'office de plastron, afin de tout entendre et de bénéficier de tout, car il avait une haute opinion de ce gentilhomme et une jalousie proportionnée à son opinion.

Ce n'était pas sa beauté qu'il lui enviait, elle ne correspondait pas à l'idéal qu'il s'était

forgé, c'était son esprit fécond et original, et le charme de ses pensées. Il eût volontiers sténographié chacune de ses paroles.

Quant à M. de Peyrieux, il disait de son affection pour Marin :

— Je l'aime comme un vieux chien bien laid qu'on a trouvé au coin d'une borne. Je lui donne sa pâtée avec de petits coups de pieds d'amitié, — le tout au moral ! — et il est bien content de les recevoir. »

Lorsque les deux jeunes gens étaient ensemble, les femmes trouvaient qu'Octave était trop beau pour un homme, et s'accordaient, en général, à préférer l'extérieur de Marin, — plus mâle, c'est-à-dire — plus laid.

Beaucoup de femmes veulent avoir le monopole de la beauté, et sont presque aussi jalouses d'un homme beau que d'une femme belle.

Octave s'amusait fort de ces succès ; et souvent il mettait lui-même son ami en évidence, le lançait, lui applaudissait ostensiblement, se

bornant à faire sentir par des mots intelligibles pour eux seuls qu'il tenait le pauvre moineau par la patte. Dans ces moments-là, Marin entendait gronder en lui une rage secrète. Il eût donné son bonheur éternel pour une éclatante vengeance; mais, l'heure d'après, le besoin et l'habitude le ramenaient sous le joug d'Octave.

Le lendemain, Peyrieux dit, en déjeunant avec Marin chez Véron :

— Je voudrais bien savoir si Rosine a reçu ma lettre. »

Le surlendemain, son premier mot à Marin fut :

— Si Rosine avait reçu ma lettre ! »

Et il paraphrasa deux heures durant.

Le jour suivant, Octave ne parla pas de sa lettre et devint taciturne; la nuit, il ne dormit pas. Peu s'en fallut qu'au matin il ne reprît la plume pour se plaindre à Rosine. Il fut tout

le jour d'une humeur détestable, cassa une de ses tasses chinoises, une corbeille à fruit et une carafe de vingt francs, renvoya son domestique et refusa d'ouvrir sa porte à Marin.

Le cinquième jour, il reprit un peu de calme.

Le sixième jour, il fut un peu moins triste.

Le septième jour, il était gai.

Le huitième jour, M. de Peyrieux s'en alla dîner avec M. Marin — n'importe où; ensuite, ils se promenèrent aux Tuileries pendant deux heures, tournant au bout de l'allée des Orangers, et revenant sur leurs pas.

Peyrieux s'arrêta enfin :

—Je trouve » dit-il, « que nous avons assez fait les dandies; je suis las; je vais rentrer chez moi et chercher un moyen d'arriver jusqu'à Rosine, car, décidément, toutes ces femmes m'ennuient. »

Ils étaient déjà dans l'escalier, quand le concierge s'avança, une lettre à la main.

—Voilà une lettre que le domestique de

M. Marin a apportée ici pour son maître. »

Marin prit la lettre et la passa sous les yeux d'Octave, qui s'arrêta comme pétrifié, pâlit et s'attacha à la rampe pour ne pas tomber, — puis arracha brusquement le pli des mains de son ami.

L'adresse portait, d'une écriture correcte et légère :

Monsieur Marin,

Employé aux Ponts et Chaussées,

Rue . . . . .

C'était l'adresse donnée par Peyrieux à Rosine.

Troublé d'autant plus qu'il affectait de paraître tranquille, il posa la lettre sur son bureau et se mit à rouler des cigarettes sans la quitter des yeux. — Marin l'imitait.

— J'ai une idée, mon cher Marin. Je veux

savourer mon bonheur en sybarite ; je vais m'étendre sur l'ottomane et fumer jusqu'à ce que mes yeux se noient dans des visions : alors, tu briseras le cachet et tu me liras cette lettre, qui donnera aux blanches fumées du latakié la forme vague d'une jolie femme. »

Il prit la lettre.

— Pas de parfum, — c'est bon signe ! Le papier est fin et point orné, — ce n'est pas une femme du monde, ou elle est bien raffinée. — Le sublime du raffinement, c'est le naturel. — La cire, — pas de cire, — un pain gommé. — O Marin ! c'est une jeune fille ! — Bah ! elle n'aura pas voulu acheter de la cire, et l'épicier lui aura conseillé les pains de gomme. Cette circonstance peut être de nulle valeur. — L'écriture est jeune et bien élevée : jeune — par sa légèreté, bien élevée — par sa facilité régulière. — La lettre est bien pliée. Ce n'est point Dorothée, ni Délia. — Voyons, mon cher ! Lis-moi ceci de ta plus belle voix. »

Et il ouvrit lui-même la lettre, pour y jeter un regard fugitif.

Marin lut d'une voix flûtée.

Monsieur,

Je sais bien que les jeunes filles n'écrivent pas à des inconnus, et j'ai hésité longtemps avant que de me décider à vous répondre. Mais, est-il juste de traiter de même une personne méchante qui veut prendre avantage de l'ignorance, et une personne sincère qui désire se faire connaître de quelqu'un qui ne lui déplaît pas?

Je suis bien loin de vouloir vous voir et vous parler. J'ai seulement envie de vous dire que votre lettre m'a plu, parce qu'elle ne contient pas tous ces grands mots qu'on apprend par cœur dans des livres. Si c'est

un jeu de votre part ou une fausseté, je vous plains, monsieur, et cela ne vous procurera de plus que mon mépris; si, au contraire...

— Assez, mon cher! » interrompit Octave en saisissant tout à coup la lettre. « — Ceci est pour moi, Dieu soit loué! »

Et il se retira dans sa chambre à coucher, laissant Marin stupéfait.

III

Je suis dans les meilleures conditions du monde pour écrire une lettre ridicule. Après vous avoir paru, sans doute, fort spirituel, j'ai beaucoup de chances pour vous paraître extraordinairement bête. Je n'en suis pas encore, hélas! au point d'être bête sans péril; c'est donc le moment, aimable Rosine, de me taire, et de réfléchir sur un bonheur désiré ardemment, mais fort peu espéré.

Octave plia, enferma, cacheta ce billet, et l'alla jeter à la poste. En rentrant, il trouva Marin.

— Marin, fais-nous des cigarettes. »

Et quand ils furent tous deux à fumer :

— J'ai écrit à Rosine. Que lui ai-je pu dire? »

Marin ouvrit la bouche.

— Ce n'est pas cela! » reprit Octave : — je ne lui ai rien dit du tout. »

Marin ouvrit les yeux.

— Que dire? » continua M. de Peyrieux : — Exprimer sa pensée et la taire; être vrai et garder la fiction; être franc et rester sous le voile. »

— C'est très-difficile! » dit Marin.

— Tu es en verve ce matin, mon cher. »

— C'est les premiers mots que je prononce. »

— Les premiers! » répéta Peyrieux d'un ton caustique.

Puis son esprit retourna dans la voie attractive où il errait :

— On dit que le premier pas seul coûte. — C'est le second qu'il faudrait dire. Qui n'a pas trouvé les plus beaux, les plus étonnants, les plus singuliers, les plus éblouissants titres pour un roman ou un drame, et, de plus, une stupéfiante entrée en scène, — pour tomber à plat à la seconde phrase, ou à la réplique?

« Enfin, toi, Marin, dont j'ai, pour ainsi dire, formé l'intelligence, qu'écrirais-tu à Rosine? »

— Je n'ai pas lu sa lettre! » objecta Marin avec une candeur démoralisante.

— Qu'importe! Une lettre de jeune fille à un amant, — en dernière analyse, cela signifie toujours : — J'aime fort que vous m'aimiez. »

Et Octave ouvrit l'orgue, et chanta l'air du

Philtre : — *La coquetterie fait mon seul bonheur ;* de là, il passa à l'*Ambassadrice*, puis après au *Don Giovanni*, et de suite, sans s'arrêter, au *Mose*. Marin, étourdi de cette cascade d'harmonie, s'endormit profondément.

Alors, Octave s'assit à son bureau et se mit à écrire.

— On dit qu'il y eut, en Orient, une reine nommée Attagull. Elle était plus belle que des mots ne peuvent le peindre. Svelte et légère, elle effleurait à peine le sol de ses pieds impossibles, comme fait un souffle d'air durant les chaudes journées. — La lumière semblait pénétrer sa peau rose, et ses yeux rivalisaient d'éclat avec les plus brillantes étoiles. — Ses cheveux, soyeux

et dorés, s'annelaient naturellement en boucles nombreuses, et entouraient son visage tantôt d'une auréole, tantôt d'un voile étincelant et mobile, tantôt de grappes foisonnantes et somptueuses, selon le caprice d'Attagull. — Lorsqu'elle courait, cette admirable chevelure se soulevait dans les airs comme deux ailes transparentes attachées à la tête, et rien au monde n'égalait alors la grâce et la beauté de la reine.

Le roi adorait la reine.

La reine n'aimait pas le roi.

Elle aimait seulement les fleurs; et, parmi les fleurs, seulement une fleur :

— La rose.

Non pas ces roses bizarres obtenues à grands frais : — rose violette, — rose cannelle, — rose jaune, — rose amaranthe, — rose prolifère, — etc.

Mais la rose à cent feuilles, — fleur vulgaire, que les jardiniers ingénieux méprisent, sans pouvoir la faire oublier.

Tous les matins, tandis que le roi dormait, la reine se levait, nouait adextrement, comme une simple femme, un peignoir de mousseline à son col, et descendait sur l'orteil, de peur de réveiller le roi, — précaution superflue, car il avait le sommeil dur.

Ah! quelle joie au milieu de ses roses chéries! Elle voletait de l'une à l'autre, les appelant de noms coquets et poétiques, leur souriant avec ivresse, les baisant avec transport.

— Désir de mon cœur! — Charme de ma vie! — Roselette! — Rosinette! — O mes belles! — O mes amies! — Oh! les enfants de mon âme! — Filles de la rosée! — Péris de la terre!

Toutes ces mignardises finissaient par une opération assez étrange.

Elle tirait de son sein une paire de ciseaux d'or, et coupait précieusement la tige des gentilles fleurs, qu'elle recevait dans son peignoir.

C'était afin d'en faire de l'eau de rose, dans laquelle elle se baignait voluptueusement tout entière.

Voilà que, par une fraîche matinée de juin, Attagull, plus fraîche que la rosée, arrive, le sourire aux lèvres et le plaisir dans les yeux, devant le séjour de ses délices.

Les roses et les rosiers, le sol même, tout a disparu.

La terre est couverte de poussière d'ambre et d'iris, parsemée de paillettes d'argent et d'or. — Des arbustes s'élèvent; ils ont bien la forme des chers absents, — mais, ô regrets! — ce n'est qu'une imitation merveilleuse.

Les branches sont d'argent bruni, les feuilles sont de malachite, et les fleurs! — les fleurs délicates, aux pétales si souples

et si doucement teintés, sont remplacées par des roses de rubis.

L'essence de rose la plus concentrée a été répandue à profusion, un parfum étourdissant s'exhale de cette ridicule magnificence.

Çà et là, tenus par des fils d'argent qui se perdaient dans la lumière brillante, on voyait osciller des papillons d'onix, de saphir, de sardoine et de cornaline. Perchés auprès des roses, des rossignols — d'une exécution parfaite — chantaient mécaniquement une interminable chanson.

Dans le calice de chaque rose, on lisait un nom gravé :

— Désir de mon cœur, — Charme de ma vie, — Roselette, — Rosinette, — etc.

— Tout avait été vu, tout entendu.

Attagull resta un moment immobile; puis elle jeta un grand cri et s'évanouit.

— Ceci a bien la longueur d'une lettre! » dit M. de Peyrieux en cessant d'écrire.

Il plia son papier et le mit sous enveloppe. Marin s'étant réveillé, ils sortirent ensemble, et la *lettre* fut glissée dans la première boîte qu'ils rencontrèrent.

Le lendemain, ils allèrent se promener, au hasard, — du côté du Luxembourg ; et, une fois entrés dans le jardin, ils se dirigèrent, toujours par hasard, du côté de la rue de l'Ouest.

Octave regardait attentivement toutes les jeunes femmes ; il se trouva que, ce jour-là, il n'y en avait que de laides, *or rather indifferent*, — ce qui est bien pis.

— Que les femmes sont laides à Paris! » s'écria-t-il, fatigué d'une investigation infructueuse; « c'est assurément l'endroit de la

erre où l'on rencontre le moins de jolies créatures? »

— Oh! oh! » dit Marin; — les Hottentotes! »

— Eh bien! qui t'a dit qu'elles soient laides. »

— Les Esquimaux femelles! »

— Les as-tu vues? »

— Et toi? »

— Mon cher, il n'y a de laid que ce qui n'est pas en rapport avec sa destinée et en harmonie avec ce qui l'entoure. Les femelles esquimaux sont charmantes, j'en suis persuadé, vues dans le cercle de leur vie intime, — dans des huttes enfumées, parfumées d'huile de poisson. Au milieu d'une ville civilisée — ou soi-disant telle — depuis des siècles, et devant être les épouses et les mères des *maîtres du monde*, il faut, de nécessité indiscutable, que les femmes soient idéalement belles et spirituelles, sinon — je les tiens pour des monstres. »

Marin riait aux éclats.

— Puisque tu nous appelles les *maîtres du monde*, toi et moi... » dit-il.

Octave l'interrompit en lui barrant le chemin avec sa canne.

— Toi et moi! » répéta-t-il; « mon bon, je ne crois pas avoir jamais formé une telle accolade. Apprends, d'ailleurs, car tu parais l'ignorer, que l'individu manifeste rarement les vertus de la généralité. Cet être de raison qu'on nomme : *le peuple français!* — se compose d'une multitude de fats et d'imbécilles. Les, illustres et les vénérables y sont en si petit nombre que c'est comme pour les jolies femmes, au Luxembourg, — on les compte, ou, pour mieux dire, — on ne les aperçoit pas. »

— Nous serons plus heureux demain! » dit Marin.

Mais, le lendemain ni les jours suivants, Octave ne voulut sortir. Il allait de son orgue à son bureau et à ses livres, comme une bête

fauve dans une cage, sans rien faire d'un côté ni de l'autre.

Enfin, Marin apporta une lettre.

Envoyez-moi donc la fin de votre conte! disait Rosine.

— Et c'est tout? » demanda Marin.

— Il n'en faut pas davantage! » répliqua Octave.

— Mais quel conte? elle prend donc ce que tu lui écris pour un conte? »

— Parbleu! elle a raison. »

— Sans doute, elle a raison. »

Et Marin se mit à barboter dans une mare

de suppositions baroques, jusqu'au moment où Octave, ayant ri tout son saoûl, lui voulut bien tendre la perche sous cette forme simple :

— Ma dernière lettre renfermait le commencement d'un conte oriental. Rosine est curieuse. »

Je crois que Marin eût volontiers étranglé son ami, pour le punir des bêtises qu'il le laissait dire depuis une grosse demi-heure.

Heureusement, Octave ne s'en douta guère, et vint s'asseoir tranquillement sur le fauteuil de cuir de Cordoue.

L'amour, Rosine, n'est pas une fièvre; c'est un état sain et normal, et l'exaltation qu'il cause ne doit pas dégénérer en égarement.

Ce n'est pas une fleur des champs, qui

croît on ne sait comment, et déploie sa grâce furtive entre un chardon qui l'étouffe et une pierre qui l'empêche de se nourrir.

Ce n'est pas une fleur factice, qui s'élève, orgueilleuse, sur un terrain artificiel, belle et fastueuse aux dépens de sa fécondité ou de ses vertus.

Ce n'est point une fleur étrange, redoutable spécifique, qu'on doive cueillir à minuit, sans lumière et le visage couvert d'un voile.

Ce n'est point une fleur hybride, née d'un hymen monstrueux, que l'art seul force à vivre et que la nature refuse de perpétuer.

Ce n'est point même une de ces ravissantes superfluités que la terre enfante, dans un sourire, pour varier sa parure.

L'amour, ô Rosine, est aussi sévère qu'il est riant.

C'est la fleur de la vie humaine, la com-

binaison de l'instinct naturel et de l'intelligence : — fleur cultivée, mais point altérée; embellie, mais point stérilisée; pudique, mais point prude; coquette, mais durable et utile.

Chaque classe d'êtres a son amour.

Chaque catégorie humaine a le sien.

On reconnaît à cette manifestation suprême la place de l'individu dans l'échelle de la nature.

Et, fût-il, dans d'autres ordres de choses, un homme supérieur, celui qui aime sans réflexion et sans pensée — est un animal, — un animal humain, peut-être, mais point — l'homme par excellence, chez lequel les aspirations diverses doivent toujours s'équilibrer et se satisfaire.

La jeunesse a des entraînements violents. Les exemples de ces aberrations juvéniles sont nombreux; ils attirent et justifient un moment l'inexpérience et la folie.

Ceci est une excuse, ce n'est point une

immunité, ni une indulgence plénière.

J'ai voulu, moi, aimer avec sagacité; je n'y suis point encore parvenu.

Je ne dirai point qu'on m'a trompé, que je me suis trompé : — ce serait un mensonge, indigne de vous et moi. J'ai toujours très-bien vu ce que je faisais, et compris que cela n'avait pas le sens commun. J'ai eu des fureurs ridicules pour un résultat prévu d'avance; j'en ai ri moi-même, ensuite. Et, poussé ou charmé, j'ai joué tel ou tel rôle; mais, observateur clairvoyant et incorruptible, la moralité du drame ou de la comédie ne m'a jamais échappé.

Pourtant, si je n'ai pas su me préserver des larmes, j'ai toujours évité d'en provoquer.

Piètre vertu qu'une vertu négative!

N'être pas coupable, est-ce donc être vertueux?

J'aime la vertu, Rosine, la vertu et la grâce, l'amour et la chasteté; c'est ce que

je cherche en vous, et puissé-je l'avoir trouvé !

C'est pour cela que j'interroge les cordes de votre âme l'une après l'autre, — je veux savoir si elle vibre à l'unisson de la mienne; que je laisse mon esprit courir la bride sur le cou, — je désire que vous jugiez de son allure et de sa puissance, et que vous me disiez s'il vous plaît ou vous répugne.

J'évite de vous voir. — Vous pouvez être belle. Je voudrais fermer la chronique des sottises et des rêves, et commencer, pour le reste de ma vie, cette histoire poétique et sérieuse de l'amour.

Je ne veux pas non plus être vu. — Si je suis beau, ce serait dangereux, peut-être; mais bien plus, si je suis laid.

Quelques indices — rarement trompeurs, indices insoupçonnés et ineffaçables, m'ont conduit près de vous.

Voulez-vous continuer cette épreuve, Rosine ?

La fantaisie trahit plus la pensée mère que ne le font les procédés sévères de l'analyse et de l'exposition scientifique.

On n'est point retenu, à chaque pas, par la logique abstraite, par un système, vrai ou faux, dont on s'est fait un moule mesuré qui doit contenir toute chose.

L'imagination n'est rien par elle-même qu'une propension, un moteur, un véhicule; — elle n'a pas plus de couleur que de règle, et elle vole, elle vole, sans regarder ce qu'elle entraîne à sa suite : — locomotive du cerveau, elle ne connaît pas ses voyageurs.

Elle amène ainsi, devant l'œil immobile du spectateur, les individualités ridicules ou sublimes de la tête humaine : elle les a prises au lever, sans préparation et sans parure; elles sont là comme dans leur sanctuaire ou leur alcôve, et souvent elles ne se

doutent pas, les pauvrettes, des regards scrutateurs qui les percent à jour.

— C'est de cette manière que je me livre à vous en détail : moralement et intellectuellement.

Acceptez-vous de me répondre, Rosine, — je ne dis pas avec le même abandon, ce serait préjuger le résultat, mais seulement de me répondre? Je verrai, moi, comme je pourrai, à travers vos rideaux de mousseline ou vos charmilles fleuries; — et, Dieu aidant, — nous saurons bientôt s'il faut vous dire :

— Adieu, madame! »

Ou :

— Pour toujours, Rosine! »

IV

— Que ce jeune homme a d'aimables idées ! » se disait Rosine en posant la lettre, vingt fois relue, pour reprendre son pinceau; « — ah ! si ce pouvait être vrai, que ce serait charmant ! »

Et deux larmes tombèrent des chastes paupières sur le sein virginal.

— Vous pleurez encore ! » s'écria la vieille servante. « — Voilà quatre lettres qui vous arrivent de je ne sais où, et quatre fois que vous

pleurez ! J'ai bien envie d'en parler à votre tuteur. »

— Tu aurais grand tort, Ursule, car il ne t'a pas chargée de m'empêcher de pleurer, ni de recevoir des lettres. »

— Non, mademoiselle ! il m'a dit seulement : « Tu as un bon poignet ; tu jetteras « par la fenêtre celui qui ne voudra pas sortir « par la porte. » Voilà tout. »

— Il me laisse même libre de sortir seule. »

— Ah ! oui, mademoiselle, parlons de cela! Seulement, il ne m'a pas défendu de vous regarder aller, si loin que mes yeux peuvent vous voir, ni de marcher un peu, quand mes yeux ne peuvent plus vous suivre. »

Un fin sourire effleura les fraîches lèvres de la jeune fille.

— Enfin, Ursule, a-t-il parlé de lettres? »

— Oui, mademoiselle. Il a dit : « Laisse-« la recevoir des lettres tant qu'elle voudra; « cela peut la distraire ; il faut qu'une artiste

« ait un peu de liberté. » — Mais, pleurer — ce n'est pas se distraire. »

— Si, si, Ursule ; cela me distrait tant que je ne voudrais pas donner mes larmes pour un éclat de rire. »

Et elle se remit à peindre avec attention et recueillement, ce qui ne veut pas dire qu'elle pensa beaucoup en ce moment à la peinture.

Après quelques minutes de silence, la vieille servante, qui cousait dans un coin de l'atelier, reprit :

— Voici l'heure où il vient, votre tuteur. — Et, tenez, je l'entends ouvrir la porte. »

Le tuteur était vieux et sale. C'était un brocanteur de tableaux, qui s'imaginait ressembler beaucoup à *Rembrandt*, avec lequel il avait du moins l'analogie de la laideur et de la malpropreté. Il est juste d'ajouter que, si pour le talent il n'y avait aucun point de comparaison entre eux, le brocanteur avait l'a-

vantage d'être beaucoup plus affectueux et infiniment moins avare.

Il aimait sa pupille, non comme un *Bartholo*, mais comme un père, et la gardait avec sollicitude des dangers de la carrière qu'il lui avait fait embrasser. Peut-être eût-on pu trouver au fond de cette tendre surveillance un intérêt personnel assez direct : la jeune fille peignait bien ; elle avait le talent spécial de l'imitation patiente, et ses copies, depuis quelque temps, se confondaient absolument avec l'original, — surtout après que l'estimable brocanteur leur avait fait subir une préparation savante qui leur donnait la vétusté utile.

Or, pour bien peindre, il faut y mettre tout son temps et toute sa pensée; et pour qu'une jeune fille prenne plaisir à une tâche ardue, laborieuse et continuelle, il faut qu'elle trouve autour mille compensations infimes et gracieuses, dont elle puisse se composer un bonheur — en attendant.

L'adroit marchand avait donc loué pour

son enfant ce joli pavillon solitaire ; il l'avait fait meubler au goût de l'enfant, sans refuser un caprice, ni se plaindre ; il avait donné aussi une toilette élégante, et la liberté entourait cet ensemble de son prestige irrésistible.

Rosine travaillait beaucoup. Elle faisait gagner à son oncle des sommes considérables, dont le bonhomme mettait religieusement à part la moitié pour sa pupille ; et il l'encourageait vivement par ses éloges, ses attentions paternelles et la promesse d'une jolie dot, se gardant bien, toutefois, de lui faire connaître qu'elle seule l'aurait gagnée.

A l'entrée du tuteur, Rosine jeta un regard à la dérobée sur la lettre, et tendit à demi le bras pour la saisir. La réflexion l'arrêta. Elle continua de peindre, tout en saluant le vieil homme.

— Sais-tu » lui dit-il, « que ton *Jordaens* a été pris pour l'original, même par le vieux renard de XXX? »

— Ah! — Et vous l'avez vendu pour tel, mon oncle? »

— Qui te dit ça? » dit le marchand à l'aspect du visage mécontent de l'artiste. « C'est une épreuve que j'ai faite, et un compliment pour toi; jamais on n'a mieux réussi. »

— Combien? » dit Rosine en rougissant légèrement et regardant la lettre; « combien estimez-vous ma copie? »

— Douze cents francs au moins. Le vieux XXX voudrait bien l'avoir pour douze cents francs; il la vendrait, sans honte, pour l'original, six à sept mille francs. Rien que cela, petite! »

— Je l'ai faite en trois mois. » dit Rosine d'un ton rêveur.

Elle posa son pinceau.

— Mon oncle, » dit-elle, « on m'a écrit plusieurs fois. »

— Eh bien? Est-ce que cela concerne mon commerce ou ton travail? »

— Non, mon oncle. »

— Alors, pourquoi m'en parles-tu? »

La jeune fille mit la main sur la lettre, les yeux baissés. Le marchand sourit et regarda Ursule, qui clignait les yeux malicieusement.

— Tu voudrais » dit-il, « la permission de répondre? — Réponds. — Tu es sage et sensée; tu es libre, indépendante; tu apporteras à ton mari une dot rondelette et un bon talent, s'il n'a pas assez de ta gentille figure. »

Rosine tendit la main à son tuteur, qui la serra amicalement et sortit en faisant des signes d'intelligence à la duègne.

Il me semble que vous avez raison, et que, avant de s'aimer, il faut se bien connaître. C'est ce qu'on ne fait pas pourtant. Rien n'est plus triste que de voir une union

où se trouvent, par exemple, d'un côté — le goût des arts et de l'élégance, de l'autre — la trivialité et l'amour exagéré de l'argent.

J'ai demandé à mon tuteur l'autorisation de vous écrire; il m'a laissé libre d'agir à mon gré, et j'en suis bien aise, car j'aurais eu de la peine à continuer secrètement. Je n'aime pas les mystères, et je serais bien chagrine, cependant, si je ne pouvais au moins vous dire combien il m'est agréable de lire vos lettres. Je ne pense pas aller trop loin en m'exprimant ainsi.

Je ne recule pas, je vous assure, devant l'idée de vous faire juger de mon caractère; il n'est pas mauvais, quoiqu'il ne soit pas brillant. Quant à l'intelligence, je n'ai pas votre style frappant, mais je puis vous affirmer que je vous comprends très-bien et vous approuve, etc.

Après une page et demie de ce doux terre à terre, plein de timidité ingénue et de bon sens, Rosine terminait ainsi sa lettre :

Croyez bien que je vous souhaite autant de vertu que d'esprit; mais, surtout, envoyez-moi la fin de ce joli conte auquel vous ne paraissez plus penser.

Octave fut ravi de cette simplicité. Il lut la lettre à haute voix à Marin.

Les hommes ont l'habitude de communi-

quer ces lettres intimes à leurs amis, quand ils en ont ; quand ils n'en ont pas, ils en cherchent à cette occasion, et élèvent au rang d'ami quelqu'une de leurs simples connaissances, digne ou indigne de cet honneur. On m'objectera, peut-être, que ceci n'est guère applicable qu'aux lettres intimes d'une certaine catégorie, dont personne n'a lieu d'être fier, — ni celle qui les écrit, ni celui qui les reçoit ; c'est une erreur : un homme est toujours fier d'une lettre de femme, et ceux qui n'en reçoivent que de stupides ne sont pas ceux qui les montrent le moins.

Pour les femmes, c'est tout différent. Elles respectent profondément les témoignages d'un amour sincère, et ne rient jamais des lettres candides d'un enfant avec des amies expérimentées et malignes. De plus, elles ne s'honorent que d'honorables hommages, et l'on n'en voit point faire étalage de conquêtes banales ou ridicules. Telle est, du moins, ma conviction, inébranlée jusqu'à ce jour.

Marin écouta la lettre avec dédain, et se méprit même au sourire qui soulevait la moustache d'Octave.

— La jeune fille est un peu sotte! » dit-il.

Octave bondit sur l'ottomane et se trouva debout devant son confident, une main sur la hanche et tenant dans l'autre la lettre.

Ses yeux flambaient.

— Comment, monsieur le faquin! » dit-il en sifflant ses paroles tant il avait les dents serrées ; « — vous osez me dire que Rosine est sotte ! »

Marin ne manquait pas de courage; il se leva aussi, tremblant de colère :

— Vous me rendrez raison de ce propos ! » dit-il ; « j'en ai déjà trop enduré de votre part. »

Et il regarda fixement Octave, — c'est-à-dire, à la place où Octave était.

— Ah ! ah ! » reprit celui-ci ; « je vous cas-

serai la tête, misérable! c'est la seule raison que je puisse vous rendre. »

Et ses yeux cherchèrent à rencontrer le vague regard de l'outragé, dont les pâles prunelles, dilatées par la rage, erraient autour du visage d'Octave.

Le pauvre Marin avait alors une physionomie si grotesque que son caustique et fantasque adversaire, déjà soulagé par quelques paroles violentes, partit tout à coup d'un éclat de rire formidable; il le prit en même temps par les épaules et le força de se rasseoir.

— Couchez là! » dit-il en lui tapant doucement sur le crâne; « et ne cherchez plus à mordre votre maître. »

Puis, prenant la lettre, il la lui présenta.

— Baisez cette lettre, et demandez-lui pardon. »

Marin baisa volontiers la lettre, et la conversation se rétablit, aussi calme que s'il ne s'était élevé aucun orage entre les deux amis.

— Marin, fais-nous des cigarettes. »

— Cette jeune fille » reprit Octave en fumant étendu sur l'ottomane, « est douce et spirituelle; elle est artiste, elle est distinguée; elle souffre d'une certaine disparité de mœurs, — avec son tuteur, sans doute. — Elle doit être fort jolie. — Quant à ses défauts..... »

— Elle est curieuse! » interrompit Marin.

— Oui, elle est curieuse; mais ce n'est point un défaut, — quand il s'agit de réclamer d'un auteur la fin d'une œuvre commencée. Donc, mettons la curiosité au rang de ses vertus. »

— Quel sera donc son défaut? » demanda Marin.

— Son défaut! » dit Octave avec un enivré sourire et un regard amoureux qu'il envoya aux arabesques sculptées du plafond; « son défaut, c'est de n'être pas ici, les mains dans mes mains, — ou à ta place, Marin. N'en sois

pas offensé ! Tu serais le premier des hommes, — ce qu'à Dieu ne plaise! que seraient les autres? — que je te renverrais sans pitié pour la voir une minute, une seconde, un millième de seconde. — Combien elle doit être jolie ! »

SUITE DU CONTE ORIENTAL.

Le roi était de petite taille, et avait en circonférence au moins le double de sa hauteur. On l'appelait — As-you-like-it, ce qui veut dire, en turc moderne, — *Comme vous voudrez*, réponse concise et conciliante qu'il savait adapter à toutes les circonstances de la vie.

Outre la reine Attagull, qu'il adorait, — il chérissait encore :

Les vins de Tokai,
— de Johannisberg,
— d'Aï,
— de Bordeaux-Lafite,
Les confitures sèches de tous pays,
Les pastèques d'Égypte,
Les poulardes truffées de France,
Les truites saumonées de Genève,
Le caviar de Russie,

et beaucoup d'autres choses dont je n'ai pas le loisir de faire le dénombrement; c'était dans cette nomenclature d'élite qu'il renfermait son — *As-you-like-it*, quand il s'agissait de dîner.

On comprendra, je l'espère, que ce roi, si utile, si bon convive, ne fût pas tout à fait l'idéal d'Attagull, quoique, d'autre part, Attagull pût lui paraître un délicieux idéal.

Lorsqu'elle entrait dans la salle où il faisait la sieste entre deux repas, il soulevait

la tête, — s'il n'était pas endormi, — et la suivait complaisamment des yeux, tandis qu'elle papillonnait de ses écrins, posés sur un coussin, à des fleurs plantées sur les fenêtres, ou s'étendait sur le divan, toute drapée d'une gaze d'argent ne laissant voir que sa tête et ses petits pieds nus.

Alors, la respiration du monarque devenait, peu à peu, bruyante et entrecoupée comme celle d'un steamer au plus fort de sa course; il s'efforçait de trouver une gentillesse à dire à cette séduisante créature, — et quelquefois il y réussissait, mais c'était toujours après que la reine, fatiguée d'un repos de dix minutes, avait quitté la salle.

Néanmoins, ce n'était pas le roi qui avait substitué un trésor à des arbustes sans valeur intrinsèque.

Il y avait aussi le vizir, — jaune comme un coing, sec comme un parchemin, et plus petit encore que le roi. Homme pré-

cieux pour le trésor privé, il faisait consister son gouvernement dans une série de brocantages et de bons marchés. Telle était l'origine du jardin artificiel qui causait les pleurs de la reine. Le vizir avait acheté cette imitation, dérisoirement magnifique, à une des ventes que faisait le khalife *El Mostanser* pour contenter ses janissaires insatiables.

Mais ce n'était pas le vizir qui avait détruit le parterre de roses pour y implanter les bijoux de la couronne.

Il y avait encore à la cour beaucoup de hauts et bas fontionnaires, qui n'étaient pour rien dans cette profanation.

Cela importait peu à la reine.

Le nombre des innocents lui était indifférent ; il lui eût suffi de connaître le coupable.

Pour y arriver, elle pouvait, il est vrai, faire trancher la tête à quelques centaines d'esclaves et même de grands seigneurs —

ou leur faire donner la bastonnade. Ces moyens extrêmes lui répugnaient, — beaucoup par humanité, sans doute, — et un peu parce qu'elle pensait que les morts ne parleraient point, et que les vivants s'abstiendraient religieusement de confesser leur crime, en vue d'un sort fort incertain.

N'ayant pas d'autre ressource, elle passa donc la journée dans les larmes.

Ses petits poings fermés frappaient sa poitrine blanchette, — heureusement sans y laisser de marque; — ou bien ses mains, mignonnement furieuses, tiraient ses longues boucles blondes, — en ayant soin de ne pas trop les défriser.

As-you-like-it éprouvait sympathiquement une affreuse douleur morale — qu'il ne savait comment exprimer. Vainement on lui servait les vins les plus généreux de sa cave, rien ne ravivait — sa veine atrophiée; si bien que, le soir étant venu, il se coucha, dans l'espoir de rencontrer au sein du repos

l'inspiration que l'activité lui refusait, et s'assoupit bercé par cette consolante pensée.

Le roi endormi, personne sur la terre ne pouvait voir les larmes d'Attagull; l'isolement le plus complet entourait la pauvre reine, et, tandis qu'il y a des ramoneuses dont les pleurs sont étanchés par les mains noires, mais compatissantes, de leurs ramoneurs, la ravissante reine de l'Orient était réduite à sécher ses yeux de ses propres mains, sans qu'un regard même s'apitoyât sur son sort.

Attagull cessa donc de pleurer, — baigna deux fois son beau visage dans l'eau de rose et l'essuya avec des peaux de cygne couvertes de leur duvet, au lieu des serviettes brodées d'or qu'une autre reine n'aurait pas manqué d'employer; — ensuite elle se coucha.

Je ne dirai pas qu'elle dormit. Chacun

sait, comme moi, que les jolies femmes ne dorment ni ne mangent. Bref, si elles sont mortelles, c'est bien peu, et elles tiennent infiniment davantage de la nature des dieux.

Après la triste nuit, le triste jour.

La reine se leva comme de coutume, noua son peignoir et prit ses ciseaux d'or, comme si elle avait oublié son malheur.

Peut-être, se trouvant trop consolée, voulait-elle ressaisir une nouvelle émotion, et dramatiser, par une seconde surprise, un examen fastidieux sans cet accompagnement.

L'escalier fut franchi d'un pas léger, la porte ouverte avec impatience, et — la reine aperçut son parterre de roses naturelles, verdoyant et fleurissant, ondoyant et parfumant! Un fin terreau bleuâtre s'étendait sous les rosiers bien-aimés, et du sable ordinaire ornait les allées.

Ici Octave s'arrêta.

— Je crois » dit-il, « qu'en voilà suffisamment pour prouver à Rosine que ses désirs sont des lois pour moi. »

V

A cet endroit, nous sautons par-dessus un laps de quinze jours qui pouvaient renfermer des situations très-piquantes et un grand nombre de mots remarquables : c'est un sacrifice volontaire que je fais, afin de ne pas abuser de la bonne volonté de mon éditeur — et de ma supériorité maintenant établie.

Au moment où nous reprenons ce récit, Octave écrivait :

Je crains, Rosine, que, dans votre innocence, vous vous soyez fait de moi un portrait fort éloigné de la vérité.

Six pieds de haut, — des épaules à porter le monde, — une figure à la fois angélique et martiale, — des yeux de cinq centimètres de longueur, avec des cils longs comme une chevelure, — une moustache en accroche-cœur sur des lèvres de corail :

— Tout ce qu'il y a de beau et de fort, de gracieux et d'imposant.

Il n'en est point ainsi, Rosine. Je suis laid, très-laid, point poétique et point agréable à voir. Je n'ai ni fascination dans les yeux, ni sortilége dans la voix ; et vous me verriez vingt fois que vous ne me regarderiez seulement pas.

Suivait le portrait de Marin, déjà donné vers le milieu du deuxième chapitre.

Pour abréger le plus possible et ne pas surmener l'attention par des redites, les lecteurs, s'il s'en trouve, seront priés de se ressouvenir d'environ dix lignes que j'ai consacrées à ce sujet, ou de les relire, s'ils les ont oubliées, ce qui serait possible. J'ose espérer, après cela, qu'on ne me confondra pas avec ces écrivains, prolixes et intempérants d'esprit, qui surchargent leur thème principal d'interminables hors-d'œuvre, — de telle sorte qu'on n'est jamais sûr, en commençant la lecture d'un roman, de vieillir assez pour l'achever.

Il est certain, pourtant, qu'Octave n'a pu se servir de termes identiques aux miens ; son

point de vue et l'effet qu'il voulait produire étant différents, sa peinture ne saurait avoir aucune similitude avec celle que j'ai créée. Ce que je fais ici, par discrétion, ressemble donc fort au procédé d'un artiste qui dirait :

— Voulez-vous connaître les vierges de *Raphaël?*

« Allez voir celles de *Murillo.* »

Ceci soit dit sans comparaison aucune du visage de Marin avec celui des vierges de *Raphaël* et de *Murillo.* —

Rosine répondit :

Ce que vous me dites, monsieur, ne me surprend pas du tout.

J'ai toujours su que les hommes beaux sont fort bêtes et que les gens d'esprit sont

fort laids; aussi, m'attendais-je à vous trouver d'une laideur excessive.

D'ailleurs, je ne vous souhaitai jamais six pieds de hauteur, dans mes rêves les plus ambitieux, n'ayant pas le droit de me montrer difficile, comme vous allez voir, car je veux répondre à votre franchise en vous donnant aussi mon portrait.

Je ne suis plus jeune, je ne suis pas belle. Mon nez incline un peu à droite; un de mes yeux est plus faible que l'autre, et tous les deux, très-fatigués par des veilles prolongées, m'obligent à porter des conserves vertes.

J'étais, d'abord, un peu en peine de mes disgrâces; mais, puisque vous ne tenez pas à la beauté, je me dévoile, aimant mieux que vous sachiez à quoi vous en tenir, etc.

Octave lut cette lettre en riant follement. Marin accompagnait chaque phrase d'assourdissants éclats de rire, par manière de ritournelle.

— O Rosine, Rosine, que vous devez être jolie, pour oser dire effrontément que vous portez des lunettes vertes ! »

Rosine pensait bien, de son côté, qu'elle ne devait ajouter aucune créance à l'esquisse désagréable qu'Octave lui avait envoyée.

Ainsi, leur confiance mutuelle s'accroissait sensiblement par l'idée qu'ils se faisaient l'un à l'autre de gros mensonges.

Octave reprit :

Ce n'est pas encore tout, Rosine : non-seulement je suis laid, mais, de plus, je suis pauvre. Des obligations, antérieures à ma nomination, m'enlèvent une partie d'un très-modique revenu, et je vis dans l'abstinence de toute gracieuseté, — voire même de l'indispensable.

Ma chambre offre l'image parfaite de la pauvreté dans ce qu'elle a de plus révoltant, c'est-à-dire : lorsqu'elle se pare, comme une vieille femme ridée, de fleurs fanées et d'étoffes hors de saison et d'à-propos.

Ma fenêtre ne se ferme pas; une de mes portes est dans la même disposition, et l'autre ne peut s'ouvrir.

Ma cheminée est ornée de deux flambeaux désargentés, ayant une bobèche pour eux deux.

Le foyer, pour faire pendant, n'a qu'une tête pour deux chenets.

Les pincettes ont perdu leur bouton et une des branches est cassée.

Le soufflet n'a ni âme ni tube de cuivre; le vent y entre comme il veut et en sort de même.

Il y a, devant une glace fendue dans toute sa longueur, un vase de fleurs artificielles, agréablement entouré d'une branche de convolvulus, recroquevillés sur eux-mêmes et devenus d'un jaune sale de roses qu'ils étaient. Malheureusement, ces ornements ingénieux, et ce vase jadis doré, et ces fleurs en percale, jadis rose et verte,— sont recouverts d'un cylindre de verre cassé et recollé par une bande de papier d'un jaune vif, qui nuit beaucoup à l'effet général.

Ma table est boiteuse.

Mon lit se déboite; la servante le fait en se couchant au travers pour atteindre l'autre

bord, car il n'a plus qu'une roulette, qui s'est creusé dans le carreau une loge profonde, d'où aucun effort ne la peut faire sortir.

La table de nuit n'a plus de porte.

Les chaises sont dépareillées, — parfaitement assorties, du reste, pour le délabrement hétéroclite. La bergère est sans coussins.

Les rideaux ont en longueur ce qui leur manque en largeur.

Les mouchettes sont rattachées avec une ficelle.

Les tiroirs de la commode ont de singulières ouvertures, en forme d'oubliettes, à l'aide desquelles ce que l'on pose en haut se trouve incontinent en bas.

Je passe sous silence un secrétaire, sans clef, dont je ne connais que l'extérieur peu prévenant; et je vous fais grâce de la porte d'entrée de la maison, de l'escalier en plein air à la suisse, du service, etc.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS

Dans six mois, je serai libre et rentrerai en possession de mes dix-huit cents francs. Je pourrai, en six autres mois, me donner :

Un lit complet pour soixante francs ;

Une commode de noyer sans marbre, — le marbre coûte quinze francs et ne sert à rien ;

Un bureau pouvant servir de table à manger et, pour un ménage, de table à repasser ou de toute autre chose, — de siége supplémentaire, par exemple ;

Six chaises en merisier et paille ;

Et quelques douceurs encore, telles que : tasses à café à vingt-cinq centimes la pièce, rideaux à quarante centimes le mètre, descente de lit à deux francs cinquante.

Dans dix ans, si je suis économe, je n'aurai pas de dettes, et j'aurai peut-être de l'avancement.

Cela vous plaît-il, Rosine?

Cela me plaît! — répliqua Rosine.

Je suis pauvre aussi, mais je travaille aussi, et je gagne quelque argent. Je n'ai pas d'avancement à espérer, il est vrai; pourtant, comme j'aurai des économies à placer, je crois que nos positions se ressemblent beaucoup.

Il sera temps, du reste, d'examiner la question dans un an; jusque-là, j'accepte de rester votre correspondante.

Rosine s'habituait si bien à cet amusement, dont le sens semblait varier d'une lettre à

l'autre, qu'elle perdait un peu de son embarras, et suivait gaiement les méandres que faisait Octave autour d'une pensée pivotale.

Un jour, il lui écrivit :

Rosine,

Il me prend une envie irrésistible de vous écrire quelque chose à propos du luxe. C'est un dérivatif que cherche mon esprit. D'autres voyageraient et vous feraient un cours de géographie littéraire, ou vous raconteraient les tristesses qu'ils ont éprouvées en dansant la polka sans vous; — moi, je n'ai que la philosophie à mon service, et je vous envoie une théorie sur le luxe.

Vous, le ciel et votre serviteur, nous savons tous trois.....

— C'est une addition dans le genre de celles qu'on propose ainsi :

Combien font

Quarante étoiles,

Treize mètres de dentelle d'Angleterre,

Et soixante-quatre articles de journaux sur des questions sociales? —

Nous trois donc : vous, moi et le ciel, nous savons que ce n'est point une affaire personnelle pour moi que le luxe et qu'on ne saurait m'accuser de prêcher pour mon saint.

Hélas! mon saint est un pauvre diable oublié dans sa niche de pierre, qui ne l'abrite ni contre le soleil, ni contre le vent, ni contre la pluie; le bonhomme ne prie pas plus pour moi que je ne prêche pour lui.

Et qu'importe, après tout, que nous soyons misérables, mon saint et moi, — et bien d'autres? Cela change-t-il les lois éternelles de la richesse?

Quand nous grelottons de froid, nous savons bien qu'il existe dans les entrailles de la terre de quoi nous réchauffer opulemment. Nous savons que, sans miracle et sans génie, la culture bien ordonnée des bois nous suffirait encore; et, pour une souffrance individuelle et accidentelle, — nous ne blasphémons point.

Partout l'abondance est dans la nature.

Le luxe, c'est la vie même!

Et vous voilà parvenue au seuil intégrant de mon sujet, car ce qui précède est une sorte de péristyle et de colonnade, qui ne fait point partie indivisible du monument que j'élève dans les jardins de mon amour, afin d'émerveiller vos yeux à travers vos lunettes vertes.

J'aurais pu inscrire sur le fronton, en lettres d'or, le vers fameux :

— Le superflu, chose si nécessaire!

Mais, je ne le trouve pas assez expressif.
Le superflu est plus que nécessaire.

Je lui substitue donc cet axiome, qui a l'avantage de n'être pas fameux :

— Le superflu, chose indispensable!

Connaissez-vous une chose qui existe réellement sans superfluité?

Un homme qui a tout juste assez de vie pour n'être pas mort — possède une santé peu satisfaisante.

Un arbre doit avoir trop de séve, un soleil trop de lumière, une femme trop de douceur, un enfant trop de vivacité, un homme trop de force.

Rien de trop! — Quelle devise stupide!

On peut avoir trop de raison, trop de sagesse, trop de vertu et trop d'amour! trop de richesse, trop de génie, trop de joie et trop de bonheur!

Nous appelons Dieu — la vertu, — le bonheur, — la sagesse, — le génie, — la richesse, et — l'amour suprême : — il est parfait, partant, — il n'a rien de trop. On peut donc être — plus vertueux que la vertu, — plus heureux que le bonheur, — plus sage que la sagesse?.

O bon et spirituel Molière! Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

Je suppose que l'étonnant auteur de la devise précitée,

— Parent évidemment de l'académicien — section des sciences morales — qui nous enseigne que : *Pour être heureux, il faut se garder d'épouser une femme très-jolie ou très-attrayante, parce qu'on risquerait de l'aimer trop et de rompre ainsi l'équilibre nécessaire au bonheur* — de ce monsieur, —

Aura fait un raisonnement analogue à celui-ci :

« On ne fait abus que lorsqu'on a beau-
« coup;
« Or,
« Il ne faut pas faire abus;
« Donc,
« Il ne faut pas avoir beaucoup.
« — La médiocrité! — Rien de trop! »

Le monde était perdu si Dieu eût pris au mot cet homme — trop sage.

Et, sans parler du bouleversement incalculable que ce principe eût causé dans la création, — l'œuvre de la société humaine en eût été renversée de fond en comble.

Dans les parterres : carottes, poireaux, chous, navets.

Le pot-au-feu, pas un cornichon avec. — Rien de trop!

Plus d'aubépines et d'églantiers dans les haies, encore moins d'odorante clématite, de chèvrefeuille plus doux encore, et de li-

seron, blanc et rose, reliant tout de ses frêles guirlandes, parure oiseuse, tout à fait inhabile à repousser une agression à main armée.

Adieu, fleur d'Attagull! — Rien de trop!

A plus forte raison, jetons bas les serres. Adieu, dans nos froides contrées, aux splendides créations du soleil d'Asie et d'Afrique! Adieu, camellias et bruyères, dahlias, géraniums, fuchsias, et toutes ces belles fleurs, aux noms hétéroclites, qui font un si grand effet à la ceinture des duchesses et dans le catalogue des fleuristes! — Rien de trop!

Dans les bois : — chênes et charmes, hêtre, sapin, cerisier, — tout au plus!

Adieu érables et citronniers, ébéniers et palissandres!

Et, à la ville :

Plus de concerts, plus d'Opéra, plus de Bouffes, — plus de théâtre. — Plus de bals, — non! plus de bals! — Plus d'étoffes somptueuses, — plus de tissus éblouissants!

— Bure ou calicot suffisent. — Plus de parfum! Eau de mousseline ou de Portugal, vanille et néroly, patchouli, pastilles du séraï, encens et ambre : — Adieu!

Plus de perles, plus de diamants!

Plus de convois à grande vitesse! — Rien de trop!

Plus de lumière électrique! — Rien de trop!

Plus de monuments, — plus de palais, — plus de colonnes et statues commémoratives, — plus d'églises, — plus de — CULTE!

— Voyez où l'on est conduit par un tel axiome!

Heureusement, les hommes — et les femmes y mirent bon ordre.

— Il est vrai » dirent ceux-là, « qu'on « pourrait avoir trop d'amour, — mais on « ne saurait avoir trop de vertu. »

Quant aux femmes, elles affirmèrent que — jamais on n'a trop d'amour.

C'est ce qui sauva le monde social d'un immense et mortel marasme.

Et pour l'univers éternel, Dieu continua de le combler, de le varier, de le faire fleurir et foisonner : ce fut sa seule, son éloquente réponse.

Toutes les choses naturelles sont luxuriantes; on ne voit la misère sur la terre qu'où l'homme a porté ses pas et — ses mortifications philosophiques.

L'eau jaillit du sol comme d'un vase trop plein.

Les feuillages sont si drus qu'un tapis se forme au pied de l'arbre avec les feuilles qui succombent.

Pour un fruit — que de fleurs!

Quelle magnifique fête que le printemps!

Quelle profusion de joie et de broderies, de parfums et de concerts! A chaque coup de vent, des avalanches de pétales blancs et roses s'enlèvent; on marche sur cette neige odorante et tiède, la chevelure en est baignée, tous les sens en sont ravis, — on est heureux par tous les pores.

Et, après ce divin gaspillage, ces largesses sans bornes que nous fait la nature, l'été est-il moins riche et moins généreux? Le trésor de la terre est-il appauvri?

Non! La richesse de Dieu est intarissable!

— Et celle du cœur aussi, Rosine.

Les fleurs jettent au vent l'exubérance de leur vie sous forme d'odeurs.

Nos âmes se répandent en signes, en paroles, en harmonies.

Chaque espèce de créatures pullule et alimente, par sa fécondité, d'autres créatures qui semblent, parfois, n'avoir de raison d'existence que dans cette effervescence où demeure sans cesse la création.

Notre âme, reflet microscopique des mondes, crée de mêmes sentiments et idées, qui fourmillent et engendrent interminablement d'autres ordres de pensées et d'émotions, formes perfectionnées et graduées dont les élaborations répètent, dans le domaine de l'esprit, le travail incommensurable de la nature sur la matière.

Pour une conception utile, — que de rêves !

C'est un luxe universel, une superfluité générale !

Et si le luxe n'était pas la vie même, ce serait encore une chose divine : — la beauté !

Mais, avant de traiter cette seconde face du sujet, je voudrais bien savoir, Rosine, si la première vous agrée.

Le luxe — dit Rosine, — est bon en tout.

C'est le père des arts et de la bienfaisance.

La médiocrité est à plaindre parce qu'elle n'a pas assez pour donner; et un riche, qui n'aime pas à répandre son bien, qui n'a ni luxe, ni générosité, n'a vraiment pas plus de bonheur que celui dont le revenu couvre tout juste les besoins urgents.

Oh! si je savais comment il faut distribuer les richesses du monde, pour en bannir la misère, je voudrais posséder tout au monde; et, puisque je ne le sais pas, je souhaite, de toute mon âme, le plus possible de biens au plus capable et munificent.

On a dit que la science est un sacerdoce, c'est-à-dire, je crois, une fonction sacrée.

La richesse est aussi pour moi un sacer-

doce, et ceux qui manquent à leurs devoirs, si doux à remplir, sont des prêtres prévaricateurs.

Enfin, votre lettre est très-jolie et très-vraie. Mais, quand donc terminerez-vous l'histoire d'Attagull ?

— Fort bien ! » dit Octave, à la lecture de cette lettre ; « — Rosine, mon amour, nous allons vous mettre à l'épreuve. »

Il y a, Rosine, dans la maison de mon plus cher ami, — je veux dire dans la maison qu'il habite, — une femme honnête et courageuse, bien malheureuse en ce moment.

Le propriétaire de cette maison applique à sa manière *notre* opinion sur le luxe.

« Il n'y a jamais rien de trop pour « moi ! » dit-il. « J'ai cent cinquante mille « francs de revenu; je vis comme un pleu- « tre, et ne mets un habit propre que le « dimanche; — mais mon luxe à moi est « l'OR.

« L'OR pour l'OR! Je veux de l'OR à ne le « plus compter; et quand j'en aurai jusqu'à « la cheville, il m'en faudra jusqu'au cou.

« LE LUXE, LE SUPERFLU, CHOSE INDISPEN- « SABLE !

« Je veux faire graver cette devise sur « mes maisons, — quand je trouverai un « ouvrier sans ouvrage et complaisant.

« Donc, le superflu étant plus que néces-

« saire, je serais parfaitement excusable de « voler pour me le procurer ; heureuse- « ment, je n'en suis pas réduit là. — Payez- « moi mes loyers.

« — Monsieur, mon roman n'est pas im- « primé.

« — Payez-moi mes loyers.

« — Monsieur, mon père est malade et « le médecin coûte dix francs par jour.

« — Qu'il ne vienne pas ! Payez-moi « mes loyers. Je ne puis vivre à moins de « cent cinquante mille francs par an. — « Cela m'est indispensable ! »

Or, il est arrivé que ce trimestre, au lieu de lui rapporter trente-sept mille cinq cents francs, ne lui en a rapporté que trente-six mille cinq cents.

Larmes et fureurs.

Mille francs nets de moins ! Il meurt de faim.

Il s'en va, geignant et jurant, frappant du pied et du poing, chez un huissier : il lui faut son argent.

« — Mille francs ! mon cher huissier, « mille francs ! — C'est m'arracher le pain « de la bouche et mon matelas de dessous « les reins. — Ha ! ha ! ha ! »

Je crois qu'il mourrait tout de bon, si quelque lutin malicieux enlevait nuitamment, d'un coup de baguette, ce mobilier, aujourd'hui précieux, qui représente seul les chers mille francs.

La pauvre femme pleure aussi, mais plus bas et plus secrètement. Elle est artiste; un payement et une riche commande lui manquent à la fois. On va lui ravir son mobilier, acquis laborieusement, et faisant partie de ses instruments de travail, puisqu'on paye

en raison du luxe *nécessaire* à l'artiste ou à l'industriel.

Mon ami m'ayant raconté cette histoire, j'eus d'abord la pensée de le déterminer, de gré ou de force, à donner les mille francs. — Je me suis ravisé depuis, et je ne lui ai pris que cinq cents francs; je désire faire cette bonne œuvre en commandite avec vous. Vous n'êtes pas plus riche que moi; vous dépenserez, comme moi, vos arguments, — il en faut beaucoup, — et votre éloquence, — il en faut davantage, — et la pauvre femme sera sauvée.

Célérité et secret, c'est le mot d'ordre.

Marin rit à gorge déployée en écoutant cette lettre.

— Impayable ! incroyable ! merveilleusement trouvé ! » etc.

Octave haussa les épaules, et Marin se tut comme une serinette dont on cesse de tourner la manivelle.

Il comprenait bien qu'il avait dit une sottise.

Mais laquelle ?

VI

Le soir même, Octave reçut cinq cents francs, et ces mots sur un tout petit papier :

Hâtez-vous de me dire si la dame est consolée et si cette somme lui suffit.

ROSINE.

Octave baisa le petit papier avec un tendre respect ; puis, il étala devant lui, sur le bureau, le billet de cinq cents francs.

— Que faut-il faire de ceci, selon toi, Marin? »

Marin savait trop bien qu'il ne pouvait satisfaire l'exigence de l'esprit railleur d'Octave ; il préféra se taire — et enregistrer les choses ingénieuses que son ami inventerait.

— Je puis, » reprit M. de Peyrieux, « je puis faire encadrer le billet dans un châssis d'or fin.

« En haut, on gravera la date; en bas ces mots :

PREMIER GAGE D'AMOUR.

« Je le suspendrai au-dessus de mon lit, et je verrai Rosine, en rêve, toute revêtue de billets de banque. »

— Ceci est bon! » dit Marin.

— Encore puis-je faire faire un sachet en filigrane d'or, dans lequel j'enfermerai le billet de banque, et je le porterai toujours sur mon cœur.

« Si je mourais subitement, on lirait dans les journaux :

« A l'examen du cadavre, on a reconnu « que c'était celui d'un jeune homme fort in- « téressant, qui professait un culte particulier « pour la banque de France. »

— Et mon drap mortuaire serait tenu par quatre garçons de recette de cet établissement vénérable. »

— C'est encore bon ! » fit Marin.

— Il y a d'autres moyens aimables :

« Je puis en faire du *thé* et l'avaler dans un verre de rhum. J'aimerais infiniment mieux cela que de boire une perle dissoute dans du vinaigre.

« Je puis aussi, afin de dérouter les curieux, le découper en très-étroites lanières, le tresser ensuite et le faire monter en bracelet. Je le porterais au bras gauche, puisqu'il est convenu que c'est le côté du cœur. Un jour, les antiquaires s'évertueraient fort à trouver l'origine de ce bracelet. Ils en feraient la bague d'une idole mexicaine, et on pourrait peut-être la vendre des sommes colossales. »

Marin riait beaucoup.

— Tout cela ! » continua M. de Peyrieux en quittant sa pose nonchalante et se redressant sévèrement, « tout cela ne représente que les moyens d'un homme — d'*esprit*. Il y en a deux cent mille meilleurs et plus singuliers. Mais il y a un seul moyen dans une autre catégorie ; un seul ! parce qu'il est le bon. — C'est le moyen des gens de cœur. »

— Ah ! » fit Marin abasourdi par ce changement de gamme.

Cependant, Octave ouvrit son portefeuille,

puis la papeterie où il prit une enveloppe ; il tira du porte-feuille un billet semblable à celui de Rosine, les mit tous deux dans l'enveloppe, la cacheta, y écrivit une adresse, et sortit, la tête nue, en disant à Marin :

— Attends-moi quelques minutes. »

Quand Octave rentra, il avait les cils humides. Il serra fortement la main de son ami :

— O mon ami ! quel hymne qu'un cri du cœur !

« Quelle jouissance qu'une infortune soulagée !

« Quelle communion qu'un bienfait ! »

Et il écrivit à Rosine une lettre si véhémente et si tendre que j'ai cru devoir la passer sous silence, de peur d'effacer en quelques lignes tant de volumes écrits par de grands hommes.

Il faut savoir respecter les anciens, et se garder, s'il se peut, même de les égaler. — Quant aux modernes, c'est impossible.

Rosine répondit de fort charmantes choses, et termina sa lettre par ces mots :

Mais quand donc m'enverrez-vous la suite et la fin d'Attagull?

SUITE DU CONTE ORIENTAL.

Attagull ne s'évanouit pas de joie, car il ne faut pas trop prodiguer les mêmes beaux effets scéniques, surtout quand il s'agit de situations toutes contraires.

Elle détacha de leur tige deux frais boutons purpurins, et lança ses bras en l'air au-dessus de sa tête, en agitant les boutons

de rose reconquis, tandis que son corps se tordait bien mignonnement, et que ses petits pieds, sortis de leurs babouches, trépignaient le sable avec une rapidité folâtre.

La reine Attagull, née en Orient, avait dans le sang un peu de toutes les nations européennes, une notable dose de chaleur africaine, et le reste purement asiatique.

Ses yeux avaient la langueur ardente de Venise, ses pieds la cambrure mauresque de l'Espagne, son teint avait la blancheur transparente que donne l'Angleterre ; ses lèvres, un peu fortes, offraient la vive rougeur des bouches africaines, — lorsqu'elles ne sont pas noires ; — et ses mouvements mariaient avec bonheur la nonchalance de la femme d'Asie et la désinvolture française, — lisez parisienne.

En dansant ainsi, son caractère combiné lui faisait réunir les ondulations cadencées de la danse des gaouasies, et les bonds légers des sylphes de l'Opéra, et les évolu-

tions rapides et brusques d'une danse du Nord, hongroise ou polka, et les tournoiements mélancoliques de la walse allemande.

Tantôt, elle se balançait mollement sur la pointe de ses orteils aux annelets d'or, comme une colombe qui va prendre son vol ; le vent du matin ouvrait son peignoir comme deux vastes ailes, et on voyait alors son pantalon de soie bleue chinée d'argent et les riches anneaux qu'elle portait aux chevilles.

Tantôt, elle s'élançait à petits pas pressés, ou par sautillements gracieux, et formait à elle seule une ronde animée autour de son parterre.

Au point culminant de ce naïf plaisir, au moment où, enivrée de sa joie et de sa danse, ses yeux brillaient des feux les plus vifs, et ses lèvres articulaient de vagues chants, lambeaux harmonieux qu'une similitude rassemblait dans son esprit, Attagull

aperçut dans les rosiers, au milieu du parterre,

— deux yeux étincelants, aux noires prunelles, aux cils noirs!

Elle s'arrêta court d'abord, — mais une seconde à peine; — plus agile qu'une gazelle, elle s'enfuit ensuite en frappant dans ses mains.

On ne trouva personne dans le parterre.

Les murs étaient hauts et bien gardés; les rosiers étaient si bas et si près les uns des autres qu'un homme ne pouvait ramper dessous;

Mais la reine avait *vu* — DEUX YEUX!

Et son impatience naturelle était encore irritée par le souvenir très-récent de la double transformation de son jardin.

— Je veux, » dit-elle au roi, « je veux, MY LORD, que vous ordonniez à tous les gens de votre cour de venir placer leurs yeux

dans une ouverture qu'on pratiquera au travers d'un rideau. Je les verrai passer — ces yeux, et je reconnaîtrai bien celui qui m'a offensée. »

— *As-you-like-it!* » fit le roi ; « et on le mettra à mort. C'est une audace aussi trop — ébouriffante que, dans mon propre palais..... »

— Non ! non ! » interrompit vivement Attagull ; « on me l'amènera, — et je serai libre de lui faire grâce, si ses motifs le méritent. »

— *As-you-like-it! my dear.* » répondit le roi en poussant un soupir très-prolongé.

Attagull, — dit Rosine, — était fort curieuse.

Octave sourit et regarda Marin.

— On voit une paille » dit Marin, « dans... »

— *Et cætera!* » interrompit Octave. »

Et il reprit sa lecture.

Trop curieuse même. Que lui servait de savoir qui l'aimait? — Se venger? — Ç'eût été bien cruel! — Aimer? — Elle n'était plus libre!

Octave regarda encore Marin, qui regarda encore Octave, désirant beaucoup savoir ce qui se passait dans l'esprit du lecteur.

Le lecteur continua :

Ce vilain roi l'aimait beaucoup. Et, d'ailleurs, pourquoi l'avait-elle épousé? C'était, peut-être, parce qu'il était roi. Alors, elle avait eu ce qu'elle ambitionnait, et il ne lui restait plus même le droit de se plaindre.

— Rosine est bien sévère ! » dit Octave; « — je l'aime éperdument. »

— Je m'en aperçois ! » répliqua Marin; « tu ne fais plus que lui écrire, lire ses lettres et parler d'elle. »

— Que voulez-vous que je fasse de plus, monsieur Marin ? — Vous déplaît-il que je vous parle d'elle ? »

— Certes non ! » dit vivement Marin.

Et un étrange sourire glissa sur ses traits, sans toucher toutefois à ses lèvres sur lesquelles il veillait.

Octave fronça les sourcils, et sa lèvre altière s'agita dédaigneusement sous sa blonde moustache.

« Si ce fat » pensa-t-il, « aimait aussi Rosine! Faudra-t-il donc qu'un jour je lui coupe la gorge? — Cela me déplairait fort. — J'aime à bien traiter les animaux domestiques. »

Et il enveloppa Marin tout entier dans un long regard sarcastique.

— Monsieur Marin aime donc à entendre parler de Rosine? » dit-il en relevant coquettement la pointe de sa moustache.

— J'aime toujours à entendre parler d'une jolie femme. »

Octave fit un signe de tête approbatif.

— Très-bien! mais, vous savez que Rosine n'est pas jolie, et qu'elle porte des lunettes vertes? »

— Je sais qu'elle le dit et que vous n'y

croyez pas vous-même. — Que ne m'objectez-vous que son nez incline à droite? »

— Et quand ce serait à gauche? » s'écria impétueusement Octave, oubliant tout à coup l'allure légère qu'il donnait à la conversation. — « Je l'aime! oui, je l'aime! et malheur à qui me la disputerait! il aurait plus vite trois pouces d'acier dans la poitrine que la main de Rosine dans la sienne. »

Et il se mit à marcher rapidement dans le salon, — au bout duquel il fut obligé de revenir sur ses pas, ce qui le ramena naturellement devant Marin.

— Tu ne me comprends pas! » dit-il en riant de l'air effaré de son auditeur : « Il te semble absurbe d'aimer à la folie une femme dont on ne connaît que la demeure et l'écriture. Il te paraîtrait plus sensé d'aimer une femme dont on n'a vu que le visage, — qui peut être blanchi et fardé— et qui est, à coup sûr, moulé avec soin durant de longues heures d'études. »

— C'est au moins elle! » objecta Marin!

— Elle! » répéta M. de Peyrieux avec une inexprimable ironie : « Elle! le visage d'une femme coquette, c'est elle! — Souviens-toi de *****, si charmante dans une loge, si séduisante dans un coupé, ou, au bois, sur son alezan brûlé, coiffée d'un feutre blanc aux plumes flottantes, et si affreusement ignoble, surprise chez elle en déshabillé non officiel. »

— Mais une maison peut être aussi blanchie et fardée — et une écriture moulée durant de longues heures d'études. »

— Peste! diable!... » s'écria Octave.

Et ne trouvant pas de quatrième terme, il fit entendre un sifflement indescriptible.

— Monsieur Marin se forme! Monsieur Marin est très-fort! — Il atteint son maître! Il le dépasse. — Je suis éclipsé par monsieur Marin. »

— Ceci n'est pas répondre! » dit judicieusement Marin d'un ton impassible.

— De plus en plus fort ! — Mais, je vais vous répondre, monsieur. »

« On blanchit une maison, on la farde, lorsqu'on y attend une visite, un regard. Mais, le jour où je découvris le nid de Roselette, Roselette ne m'attendait pas ; et, si elle aimait les regards, elle ne demeurerait pas dans un désert, au fond d'une cour, derrière des arbustes qui cachent les fenêtres garnies de rideaux fermés. — Il n'y a qu'une très-jolie ou très-spirituelle femme qui puisse avoir de semblables pensées.

« Je suis si intimement convaincu qu'elle est délicieusement jolie que voici ma lettre de ce jour. »

Et il se mit à écrire en lisant à haute voix :

Je ne sais, Rosine, si vous aimez le *lovely skeleton*.

Pour moi, n'en déplaise à mille ou cent mille fanatiques des sylphides éthéréennes, je trouve qu'un *squelette* n'est jamais *aimable*, si intéressant qu'il soit. Dans l'être humain, surtout, j'aime le luxe.

« Il semble qu'un souffle la briserait! » — *Poor thing!* — La pitié peut me prendre; mais, quoi qu'on en dise, rien n'est plus loin de l'amour que — la pitié.

Il faut qu'un œil petille de vie, que le sang soit chaud et rapide : — le luxe, le superflu, partout et toujours!

Si parfois la beauté semble tenir à l'exiguïté, à la ténuité des formes, c'est qu'alors s'unit à cette apparence l'idée d'une puissance occulte; c'est le contraste, c'est l'antinomie qui prête son attrait à la débile matière; ce n'est que par réflexion qu'elle participe à la beauté, et le mouvement irréfléchi est bien invariablement porté vers la force, vers le développement qu'on oppose

à la débilité, à l'étiolement. — C'est encore le luxe qu'on admire!

Une fleur grandiose sur une mince tige! Une cathédrale aux parois de dentelle!

Qu'est-ce qu'un beau regard? Qu'est-ce qu'un beau sourire?

N'est-ce pas le débordement de l'âme? L'épanchement du trop plein du cœur?

La beauté, c'est la vigueur sous un organe quelconque; et la vigueur, c'est le superflu, c'est le luxe de la vie.

Le trop, la profusion entre si nécessairement dans l'essence de la beauté que tout devient beau par l'accroissement immense du nombre et de l'étendue.

Rien qu'une poussière stérile sous un soleil infécondant, — et le désert est horrible jusqu'à la sublimité.

C'est une éternité vide d'amour!

Ce qui frappe l'âme d'admiration et d'effroi, c'est la confuse et double pensée

des biens possibles dans un si vaste espace, et des douleurs incalculables que l'inertie et l'aridité laissent errer sur ce domaine de la mort.

Toujours la grandeur et la puissance pour former la beauté !

Je vois bien, Rosine, que vous riez malicieusement de mon idéal auquel vous ne ressemblez peut-être pas du tout, ce qui ne m'empêche ni d'admirer mon idéal, ni de vous aimer telle quelle, et y compris vos lunettes vertes.

L'idéal, Rosine, — c'est Dieu !

Et Dieu n'a jamais empêché que les fous d'aimer — une femme, une sœur, une fille, une mère, — si peu qu'elles eussent du type éternel.

Mais je reprends mon sujet, plus important à mon cœur que vous ne pourriez le penser.

Je crois avoir établi victorieusement, irréfutablement :

— Ces deux adverbes joints font admirablement ! —

Que le luxe c'est —

LA VIE !

Et de plus —

LA BEAUTÉ !

Il me reste à démontrer, rigoureusement, que le luxe c'est —

LA GRACE !

Le *trop* du mouvement.

Un oiseau vole. Il décrit une courbe aérienne, il plonge, il monte, il plane, il louvoie, il tournoie. — Que de forces et de temps perdus !

Si l'oiseau était assujetti à la loi d'une marche directe, quelle rapidité! quelle sûreté! — Nous supprimerions à l'instant la poste, et la police par le même chemin. — Économie de temps et d'engins!

Le vent souffle. Il s'amuse à chaque branche, à chaque fleur : à celle-là, il courbe la tête; à celle-ci, il donne un baiser; il effleure l'épiderme des ondes, et elles frissonnent comme une peau délicate sous un contact amoureux.

Si le vent allait, sans badiner, à ses affaires, ne se heurtait qu'aux ailes des moulins, ne se logeait que dans les voiles des navires, que d'opulents marchands, que de riches meuniers lui rendraient grâce! Ces forces, qu'il dissémine en gentillesses et joyeusetés, feraient de la terre une oasis et un bazar.

Ainsi disent les gens utiles à leur patrie, qui fondent des usines et *font travailler*, au risque de devenir millionnaires, si le

vent, venant à manquer, les oblige à suspendre leurs payements.

Mais nous, les oiseux et les oisifs, les gens de sentiments et d'impressions, les artistes et les poëtes, nous appelons ce superflu : Le luxe,

LA GRACE !

C'est le bouquet de la vie, le diadème de la force ; c'est le complément inévitable de la création.

Quelle roideur repoussante que le mouvement réduit aux lignes droites :

Au chemin le plus court pour aller d'un point à un autre !

Rosine se lève. Aura-t-elle la détente d'un ressort ? — Non !

Son corps se replie souplement et se redresse avec lenteur. Rosine n'est pas un automate au cœur d'acier enroulé sur lui-même ; Rosine sent et pense ; et le foyer de

sa vie, elle l'anime ou l'apaise, l'éparpille ou le resserre à son gré. — Fille de Dieu, elle gaspille en grâce, comme son père, une partie de son trésor, pour ennoblir et embellir le reste.

La grâce est l'apanage de l'intelligence animée.

La grâce est le luxe du mouvement.

Imaginez le monde n'accomplissant que les évolutions indispensables, — c'est une machine.

Tel qu'il existe, — c'est un Être.

VII

— La lettre pourrait finir ici : » dit Octave en posant sa plume et regardant Marin qui écoutait encore ; « Il n'y manque absolument que la péroraison, superfétation du discours, et surtout excroissance parasite. Je n'ajouterais, certes, pas un mot, si je ne traitais : *Du luxe, de ses attributs et de ses effets*. Être sobre et concis, lorsqu'on célèbre le luxe, c'est commettre une anomalie grossière ; autant vaudrait boire de l'eau — en écrivant une ode

sur les vendanges. — Cela arrive pourtant, — mais toujours par force, je pense. »

Il prit une seconde feuille de papier et continua :

Oui, la grâce est du luxe, et le luxe bien ordonné est de la grâce.

La parcimonie n'a point de grâce; elle est roide, guindée, immobile si elle peut.

Le luxueux seul se permet la grâce, car la grâce dépense de la force.

Mais, au fond de toute philosophie, Rosine, il faut chercher un dernier mot; et ce mot seul vivifie ou détruit les arguments, pouvoir virtuel jusqu'à cette décisive consécration.

Quel sera le mot de cette thèse soutenue pour le luxe?

Le luxe, ai-je dit, c'est la vie, la beauté et la grâce.

La grâce, ô mon aimable correspondante, qu'est-ce donc autre chose — que la vie avec tous ses charmes?

Et qu'est-ce aussi que la beauté, sinon la vie radieuse et plantureuse?

Le luxe, donc, n'est que la vie dans sa plus vive expansion, dans son plus grand développement.

Et alors, douce Rosine, la vie si spacieuse, si éblouissante, cette émanation de l'éternité aussi brillante pour une heure que son foyer même, cela s'appelle : — L'Amour!

Le luxe, c'est —

L'AMOUR!

Ces soleils innombrés des cieux, ces fleurs sans nombre sur la terre, ces formes incalculables de la nature, ces combinaisons

infinies des substances, ces variations interminables des thèmes sacrés de l'esprit :

C'est le luxe, c'est l'amour !

Ces sinuosités émouvantes du vol des oiseaux, ces balancements des ramées qu'on ressent au cœur, ces ondulations de la lumière et du bruit, — échos et reflets, — le chant et les couleurs, — la voix et la parure :

C'est le luxe, c'est l'amour !

Le sang qui brûle dans les veines, le frisson qui parcourt les nerfs, l'étincelle qui jaillit des yeux, le soupir qui soulève le sein, le mot qui s'échappe des lèvres, la langueur qui incline le front, le rêve qui anime le sommeil :

C'est le luxe, ô Rosine, c'est l'amour !

Et, pour conclusion à ce dithyrambe en faveur du luxe — et de l'amour, ne serait-il pas à propos de clore ici une épreuve désormais inutile?

A toutes mes capricieuses pensées vous

avez répondu toujours, sans vous lasser de me suivre, ou, plutôt, de marcher côte à côte avec moi.

Je vous ai fait pleurer et rire; — vos larmes sont aussi douces que votre gaieté.

Je vous aime assez, Rosine, pour vous voir maintenant.

Mon esprit, excité par le vague qui vous entoure, fourmille de portraits charmants ou fantasquement et spirituellement laids : mais, sous quelle forme qu'il vous présente, Rosine, — je vous salue de mon amour.

Fixez mon âme incertaine, qui se fatigue à composer un visage de traits indécis et généraux que mille incidents peuvent diversifier.

Ajoutez cette suprême bonté à celle qui vous a portée à recevoir mes lettres; et peut-être cette phase nouvelle d'une attraction si pure et si dégagée de préoccupations banales et grossières aura-t-elle des char-

mes plus puissants encore que ceux qui m'enlacent irrésistiblement déjà.

Cette péripétie, toute personnelle, et peu philosophique — au dire des savants, — ne fut pas lue à Marin, qui demeura fort intrigué du silence subit d'Octave. Pourtant, il se garda d'en rien exprimer et se contenta de prendre note, *in petto*, des allures rapides de la plume, et des lueurs ardentes qui passaient sur le visage de l'écrivain.

Rosine prit une toile neuve, et elle fit un portrait à la manière de *Van Dyck* : — Œil hardi, — forte coloration, — moustaches fringantes.

— Non ! non ! » dit-elle : « Ce n'est pas cela. »

Elle peignit alors un ange, pâle, brun et

sévère, aux formes ascétiques, — École espagnole.

— Non ! » dit-elle encore : « Il est plus doux, il est plus gai. »

Elle passa à l'École italienne, et dessina un charmant Joseph, frère, à coup sûr, de la Marie de *Sanzio*.

— Ce n'est pas cela non plus ! Il est plus vif et plus spirituel. »

Et la jeune artiste recommença.

Mais ni les *Rubens*, ni les *Corrége*, ni les *Velasquez*, ni les *Carrache*, ni les *Vinci* ne fournirent à sa mémoire des traits qui correspondissent exactement à son désir et à ses données.

La nuit, des visions l'obsédèrent sous la toge romaine ou la saie gauloise, voire même sous l'armure féodale ou le manteau des doges. Aucun type ne fut accueilli de la jolie rêveuse. A tous elle répétait avec dépit :

— Allez ! allez ! — Passez ! passez encore ! — Ce n'est pas vous ! »

J'avoue qu'elle n'eut pas la pensée du portrait de Marin. Ç'eût été tomber dans le cauchemar ; et, à vingt ans, un rêve d'amour ne peut devenir un cauchemar.

Au matin, un peu pâle, un peu lasse, très-émue, elle écrivit :

Vous m'écrivez tant de choses à la fois, que je ne sais comment y répondre.

Je crois m'apercevoir que vous avez peu d'ordre; et comme l'ordre est une chose excellente dans une existence, que le luxe y préside ou que ce soit la pauvreté, je vous engage à ranger vos idées plus méthodiquement et en catégories plus distinctes.

Vous avez aussi sur la beauté des opinions que je ne puis adopter, que je voudrais combattre. Selon vous, à force d'être

laid on devient beau; et une foule composée d'affreux visages formerait un très-bel ensemble.

C'est fort douteux pour moi.

Cela me semble même si singulier, que, tout en vous trouvant très-beau, — comme correspondante, je ne puis m'empêcher, comme peintre, de craindre que vous — ayez trop d'esprit.

De là me vient, peut-être, un certain goût pour ce nuageux qui reste autour de votre personne.

Enfin, avez-vous oublié que nous sommes bien loin d'avoir terminé cette année d'épreuve que vous proposâtes vous-même?

Avez-vous déjà acheté la commode de noyer et les tasses à vingt-cinq centimes?

Moi, je n'ai pas fini mon tableau, et je trouve que le vôtre n'est pas fort avancé non plus.

Il n'y a pas jusqu'à votre conte oriental

que vous ne laissiez là, dans votre hâte du changement !

Je ne suis pas fatiguée encore, moi, de marcher en esprit côte à côte avec vous.

Du reste, je ne décide rien. Finissez votre conte et réfléchissez encore, comme je vais réfléchir.

Octave reçut cette lettre au moment de se mettre à table pour déjeuner. Il rentra dans le salon et lut. La lettre finie, il retourna la page pour découvrir un post-scriptum ; malheureusement, le post-scriptum manquait. Il relut donc avec attention, examinant chaque mot, chaque linéament : l'écriture tremblante, la ponctuation incorrecte, les mots terminés avec tant de rapidité que les lettres n'y étaient que fictivement.

Marin entra.

— Ah ! mon cher ! — Fais-nous des cigarettes. — Voici la lettre qu'on m'écrit.

— Se peut-il que la femme la plus modeste devienne agressive en se voyant puissante !

« Elle refuse de se laisser voir ! — Elle refuse de me voir ! — Elle raille ! — Elle fait des conditions ! »

Marin paraissait presque aussi agité qu'Octave.

— Tu demandais donc de la voir ? » dit-il.

— Oui ! — Ah ! cette pauvre chère enfant, comme son cœur battait ! Comme toute sa lettre palpite, et comme elle raconte, à son insu, d'autres pensées pleines de mystère ! — Ai-je acheté la commode de noyer ? Marin ! Et les tasses à vingt-cinq centimes ? — Non ! tout examiné, je ne devais pas recevoir d'autre lettre. — Je suis aimé ! — J'irai ce soir ! »

Et ils entrèrent dans la salle à manger.

— Robert, avancez-moi des fruits et de la glace! » dit Octave en repoussant devant Marin la partie succulente du déjeuner. « — Déjeune, toi, Marin; moi, je veux du calme et de la liberté d'esprit. »

— En pareil cas, » fit observer Marin, « beaucoup prennent du vin de Champagne et des truffes. »

— Il se peut. Il y a tant d'imbéciles dans le monde! Mange à ma place des truffes, si tu veux, et demande à Robert du vin de Champagne pour te tenir compagnie. J'ai fini après ce verre d'eau glacée. »

Et il quitta la table pour aller s'étendre sur l'ottomane en fumant.

— Robert, » dit-il au domestique, « priez M. Marin, lorsqu'il aura déjeuné, d'aller de ma part jusqu'à l'arc de triomphe de la barrière de l'Étoile pour examiner les bas-

reliefs, dont je ne me souviens plus du tout, et de venir en causer avec moi vers quatre heures. »

Le départ de Marin acheva de tranquilliser M. de Peyrieux; il s'assit à son bureau en souriant.

— Voyons! » dit-il : « Il faut obéir, quand on n'est pas le plus fort. »

SUITE ET FIN DU CONTE ORIENTAL.

Si quelque reine de Paris avait un jour la fantaisie de passer en revue les yeux de ses courtisans, elle y lirait plus d'une hardiesse et plus d'une ardeur, — plus d'une raillerie aussi, peut-être, mais elle lirait quelque chose dans chaque œil, — faux ou

vrai, éphémère ou durable : — Ce serait un spectacle vivant.

La reine Attagull était toute charmante. Elle s'étendait peu orientalement avec une mollesse orientale sur les larges coussins du divan. Le roi était assis sur le même divan à ses pieds ; et le chef des eunuques noirs était debout près de la tête de la reine, le cimeterre nu à la main, comme doit être tout bon noir dans un harem impérial.

Un voile de soie noire brodé d'or couvrait le visage de la reine, et ne laissait apercevoir que deux yeux bien capables d'enflammer les regards, — si :

D'une part, la présence du cimeterre, de l'autre, celle du roi, n'eussent considérablement diverti le cours des amoureuses pensées.

Les vêtements légers d'Attagull, simples draperies que les formes seules dessinaient, suivaient des courbes incitantes et eussent encore triomphé et du cimeterre et du roi

dans l'imagination de l'observateur, — si :

Le caractère bizarre de la jolie reine, d'une part, et, de l'autre, le souvenir de quelques amusements terribles, auxquels elle s'était parfois livrée, n'avaient puissamment contre-balancé ce dangereux attrait.

Donc, les yeux se succédaient mornes et ternes, sombres quelquefois, distraits souvent et vagues comme s'ils eussent redouté même de paraître voir.

La reine regardait, elle, avec intensité. Un désir double, et violent dans ses deux modes, la tenait sous son obsession ; et chaque œil nouveau la trouvait aussi attentive, aussi animée à la recherche de ce qu'elle appelait : son — offenseur.

As-you-like-it dormait les yeux ouverts.

Le chef des eunuques, Mesrour ou Giafar, je pense, ne regardait rien. C'était une mécanique vivante à couper des têtes, qui jouait au signal donné, n'ayant pas le moin-

dre souci du nom ou de la qualité, du crime ou du malheur de celui qu'elle tuait.

Cela dura au moins deux heures, durant lesquelles la prunelle d'Attagull ne vacilla pas.

Quand tout le monde eut passé derrière le rideau, les eunuques le détachèrent et l'emportèrent; Mesrour — ou Giafar — sortit avec son cimeterre, sans témoigner plus que lui le chagrin d'avoir été oisif; le roi sortit aussi pour — se reposer; et la reine, dont les nerfs étaient à bout de force, s'endormit sans changer de place ni de position.

Elle dormit si longtemps, que la nuit, — une nuit d'Orient, transparente et lumineuse, — avait remplacé le jour lorsqu'elle rouvrit ses blanches paupières.

Devant elle, et contre le mur de la salle, une tenture flottante de brocart blanc et or descendait du plafond sur les nattes bro-

dées de soie. Les fleurs d'or de la draperie étaient bien connues d'Attagull, car elle aimait cette salle dont les fenêtres ouvraient sur son parterre chéri, et elle-même avait choisi cette étoffe splendide parce que le tissu représentait des roses, — des roses ! Ici gerbes en boutons, là touffes de fleurs écloses et partout cernées d'épaisses guirlandes qui formaient des encadrements magnifiques à ces somptueux et gentils bouquets.

Les yeux encore noyés dans la vaporeuse atmosphère du sommeil, la reine parcourait ces opulentes broderies et s'imaginait voir les branches chargées de fleurs du séjour de ses délices.

Peu à peu l'illusion augmentait : les fleurs reprenaient leur doux incarnat naturel, les feuilles verdissaient à plaisir, et le parterre ondulait faiblement, comme bercé par une légère brise ; les arbustes se détachaient, l'un après l'autre, du fond de soie,

qui, lui-même, devenait par degrés bleuâtre et sombre comme le terrain des rosiers.

A cette vue, Attagull, charmée, soulevait sa tête sur sa main pour mieux contempler ses bien-aimées; elle admirait surtout deux belles roses, entourées de boutons, qui fleurissaient à la hauteur de ses yeux et dont il lui semblait respirer les parfums.

Mais, entre les deux touffes adorables, voilà que la reine aperçoit deux yeux noirs et brillants, brûlants et téméraires, — les yeux mêmes de son offenseur!

Où fuira-t-elle?

Fuira-t-elle?

Elle cache sa tête dans les coussins; ce mouvement détache son voile, et, quand elle se retourne, en tremblant, vers la draperie, elle est sans voile, — et les yeux jettent une traînée de flamme.

La reine, saisie d'une immense frayeur, frappa dans ses mains et retomba sur le divan.

Ici, Rosine, il faut choisir entre trois dénoûments.

Le classique d'abord : je ne sais quel génie amoureux enlève Attagull au nez du Mesrour et d'*As-you-like-it*. Cela est passablement immoral.

Un autre, romantique et encore plus terrible, dont je n'ai pas le droit de vous entretenir.

Et enfin,

Le dénoûment philosophique; le meilleur, — c'est-à-dire : — le mien.

On ne trouva rien derrière le rideau. La reine en faillit mourir. Elle en serait morte même, si les yeux noirs n'avaient pris l'habitude de se montrer à elle de temps en temps.

Hélas ! Attagull ! c'était les yeux de votre désir et le regard de vos amours latentes

que vous voyiez autour de vous. C'était un cœur pour votre cœur, une poésie pour votre poésie. Ce n'était pas un rêve, mais une réalité sans forme, une âme sans corps, une pensée sans organes.

Je vous plains, Attagull ! moins pourtant que ceux-là qui aperçoivent ces yeux et ces regards, non pas à travers des charmilles, comme des météores fugitifs, mais sur un visage humain, où ils se montrent quelques secondes pour disparaître durant de longs jours — et peut-être pour jamais, — laissant au cœur qui aime et à l'esprit qui comprend — une forme sans réalité, un corps sans âme, un organe sans pensée !

J'ai obéi. Ne me recevrez-vous pas ?

VIII

Je ne puis vous recevoir, et je ne le veux pas.

Vous êtes hors de nos conventions, je vous prie d'y revenir. Je tiens beaucoup à cette année d'épreuve; ce n'est pas trop pour un engagement de toute la vie.

Je ne vous connais pas encore assez, moi. Quelques lettres, que je trouve spirituelles et amusantes, en auditeur intéressé et prévenu, peut-être, ne constatent ni votre constance ni la valeur de vos sentiments.

Au contraire, l'ennui subit qui vous prend est très-inquiétant.

Vous avez le bonheur d'être toujours lu avec plaisir et sympathie, d'augmenter chaque jour l'estime et l'affection qu'on vous porte. Pourquoi vous arrêter court dans ce beau chemin, si facile, et vouloir prendre à travers champs? Le but ne peut vous manquer, si vous en restez digne. Et savez-vous si cette route de traverse, que vous désirez, ne vous mènerait pas ailleurs?

Etc.

Octave froissa la lettre; puis, il la rouvrit et la baisa passionnément.

Cette chaste raison irritait plus son amour que des paroles embrasées.

Il commença de se promener, à grands pas,

en long et en large du salon — boudoir — cabinet d'étude, sans voir autour de lui, heurtant les meubles et jetant sur le tapis les livres, la musique et les papiers. Il ne vit pas même entrer Marin — qui fit au moins douze cigarettes avant d'attirer son attention.

— Ha! ha! mon cher, vous êtes là? Envoyez-moi votre tailleur, je vous prie; il me faut un frac neuf et noir, — Rosine le veut. »

— Rosine! » répéta Marin étonné.

— Rosine elle-même. Je suis pris, mon pauvre Marin, comme un écolier de quinze ans. Je suis amoureux; il faut que je cède. »

— Avec un peu d'efforts.... »

Octave interrompit d'un ton brusque :

— Il me plaît de céder, d'être dompté, d'être écolier, d'être stupide, et de me mettre à genoux sur un signe que fait une petite femme, faible et douce. Mon cœur est ravi aux anges! — L'orgueil se révolte seul. — Qu'il reste seul!

« Déjeunons. »

La sobriété d'Octave, un peu aussi son humeur capricieuse et impatiente, avaient fait prendre à Robert l'habitude de servir à la fois le déjeuner entier. Les fruits et le café y étaient mêlés confusément avec les conserves et les viandes. Octave choisissait son mets et en dix minutes terminait son repas, toujours léger.

Il attira à lui une corbeille de fruits, — puis il la repoussa et prit un morceau de gibier.

— C'est une question ! » dit-il en s'appuyant sur le dossier de la chaise et croisant ses bras sur sa poitrine.

« Le dernier terme du développement humain est-il de redevenir brute, ou de se diviniser ?

« Faut-il transformer jusqu'à la quintessence nos besoins et nos organes, ou les fortifier en matérialisant la pensée et le désir?

« Et d'ailleurs :

« Si l'on est Dieu pour s'élever au-dessus des mouvements ordinaires de la nature, en forçant la forme à s'effacer devant l'idée, que peut-on être, lorsqu'en exaltant la forme, on arrive à lui faire excéder les forces normales de la matière? — L'instinct prend alors des proportions sublimes. Et qu'est-ce donc que l'instinct, sinon la voix de Dieu?

« A la vérité, nous appelons les gens d'instinct : — Des imbéciles ! — Mais, il serait bon de savoir, pourtant, si les imbéciles ne sont pas dans le vrai, le naturel, et les gens d'esprit des êtres bizarres et maladifs. »

Marin prêtait une oreille attentive. Octave remplit son verre d'un vieux vin et le vida d'un trait.

— Ce que nous appelons, » reprit-il, « avoir la tête libre, n'est-ce pas, au contraire, rompre l'équilibre et livrer les facultés cérébrales à une disposition morbide, en atrophiant nos autres facultés?

« Pour que la tête soit libre, en effet, il

faut que le cœur et l'estomac aient aussi leurs satisfactions spéciales ; sans quoi, notre nature, si sagement pondérée dans tous ses modes, représente, pour la tête, la liberté d'un gouvernement autocratique, et, pour les autres organes, la liberté de recevoir le knout et de payer la taxe et la surtaxe.

« Dans certains cas, où la tête se trouve déjà surexcitée, on doit peut-être, pour rétablir le jeu régulier des organes, stimuler par des moyens factices le reste de l'économie animale. »

Il mangea quelques bouchées de venaison et but un nouveau verre de vin.

Marin éprouvait un grand malaise de ce discours, dont il cherchait vainement l'application.

Octave se servit aussi quelques truffes et un verre de vin de Champagne, en ricanant aux yeux étonnés de son ami.

— Il faut voir, » dit il, « ce que ce régime inaccoutumé produira. Peut-être éviterons-

nous le frac noir neuf, et la vue de ton tailleur, si estimable néanmoins. »

— Qu'a-t-elle donc écrit, » demanda Marin sortant de sa stupeur, « pour que vous croyiez avoir besoin d'auxiliaires? »

Il avait enfin compris.

— Elle me dit :

« Je ne veux pas vous voir. Je suis aussi « prudente que tendre; la parole est dange- « reuse, quand on en voit le reflet dans les « yeux, quand les yeux sont jeunes et le reflet « est brillant.

« A mes genoux, d'abord vous me diriez : « — Rosine! qu'est-il besoin d'un étranger, « d'un homme que je ne connais pas, que « vous n'avez jamais vu, pour prononcer :

« — Aimez-vous!

« Nos voix ont-elles moins d'écho mutuelle- « ment dans notre cœur que celle d'un indif- « férent?

« Oh non! — dirais-je.

« Rosine! — diriez-vous ensuite, la tête sur

« mon épaule et votre bras tombé autour de « moi : — Qu'y a-t-il de plus saint que l'amour « et de plus chaste que le mystère? Entre « deux cœurs émus des mêmes aspirations, « quel témoin peut s'entremettre sans profa- « nation, si ce n'est Dieu? — Dieu seul doit « entendre les aveux d'amour!

« Oh oui! — dirais-je.

« Rosine! — diriez-vous encore, tout bas, « les lèvres sur mes lèvres, et vos bras noués « autour de ma ceinture. »

— Oh! » fit Marin : « Elle a écrit cela? »

M. de Peyrieux prit la lettre de Rosine, l'étala sur l'assiette dorée que Robert présentait à Marin, et sortit en riant.

Il ouvrit la papeterie; et, au lieu du papier fin et transparent, de l'enveloppe coquette et de la cire parfumée, il prit un papier mat et ferme, une enveloppe carrée, une cire sans parfum, et il écrivit :

Monsieur,

Depuis quelque temps, j'ai des soupçons que votre dernière lettre tourne en certitude. Vous vous raillez de moi et de mon amour. Vous interceptez mes lettres et me faites des réponses— beaucoup trop sensées et spirituelles pour provenir d'une fille de vingt ans. Les femmes, de nos jours, — je n'ai pas connu leurs grand'mères, — sont plus tendres ou plus prudes. Vous avez créé, à plaisir, un caractère dont le charme était une perfide amorce pour le mien.

La persistance de votre refus m'éclaire tout à fait sur le rôle odieusement ridicule que vous me faites jouer. Vous ne rirez pas davantage de ma crédulité naïve.

Je vous attends demain à dix heures du

matin, chez M. —, rue du Montblanc, numéro —, pour entendre vos excuses, nécessairement insuffisantes; sinon, à Vincennes, allée de —, à onze heures.

J'aurai des armes.

— Vraiment! » s'écria Marin qui venait de lire par-dessus l'épaule d'Octave : « Qui l'eût pu croire? En êtes-vous sûr? »

Sans répondre, Octave prit l'enveloppe et écrivit :

A Mademoiselle Rosine Hauman.

— Vous ne savez donc pas le nom de ce monsieur? » demanda Marin.

Octave tourna la tête, et lui lança un regard

si lumineux, que le pauvre garçon put mesurer d'un coup d'œil toute l'énormité de sa question.

— Dès qu'on aura résolu de couronner une rosière à Paris, » dit M. de Peyrieux tout en fermant sa lettre et la scellant, « je te présenterai aux juges compétents. Les fleurs iront peut-être mal à ton visage, mais la candeur de ton esprit dépasse le possible parmi les femmes ; et ce sera un bel exemple pour la postérité que la première rosière de Paris ait été un homme de vingt-cinq ans. »

Et, comme les yeux de Marin oscillaient, éblouis de mille visions confuses :

— Voyons ! » continua-t-il : « Je vais à Fontainebleau jusqu'à demain. Viens-tu avec moi ? »

Par rancune, probablement, Marin allégua une affaire et le laissa partir seul.

La description de Fontainebleau, qu'on aurait lieu d'espérer ici, manquera tout entière,

ainsi que le tableau des heures de départ et d'arrivée des convois du chemin de fer.

Le jeune voyageur ne vit rien que Rosine et ne pensa qu'à son amour. Il marcha tout le temps que la locomotive le laissa à terre, jour et nuit; et, pour toute nourriture, il mangea dans la forêt quelques baies sauvages, framboises, mûres ou merises, que Dieu fait mûrir là pour les amants et les oiseaux.

Le lendemain, à dix heures du matin, il rentrait chez lui, brisé, exténué, mais tout palpitant de désir et d'espoir.

A dix heures et un quart, Marin arriva avec une lettre.

Octave perdit un moment connaissance. La vue de ce papier lui annonçait un échec peut-être irréparable.

— Lis, je te prie, Marin, » dit-il d'une voix faible en rouvrant les yeux.

« Décidément, les imbéciles ont tort. »

C'est vous-même qui raillez, et qui raillez cruellement, monsieur. En quoi ai-je mérité d'être la victime de vos jeux ?

Pourquoi avez-vous recherché mon estime pour la rejeter ensuite si méchamment ?

Je vous aimais, — je l'avoue. Il y avait dans vos lettres une plaisanterie élégante, un esprit vif et sensible qui me touchaient beaucoup. Vous parliez peu d'amour ; et, cependant, toujours on y sentait l'amour. Je pouvais lire et répondre sans hésitation ; et comme il n'y avait nulle feinte dans mon cœur, je n'en soupçonnais pas dans le vôtre. Je vous croyais satisfait de ma sincérité ; je me félicitais de votre délicatesse. Ma solitude avait pris par vous un agrément inap-

préciable, et vos lettres faisaient tout mon plaisir.

Je vous le dis fièrement, quoiqu'on prétende que les femmes ne doivent pas avouer leur tendresse : je vous aimais avec abandon comme le compagnon probable de ma vie; tel que vous étiez dans vos lettres, je vous aimais. — Mais, malgré les larmes que m'arrache une si triste déception, aujourd'hui je ne vous aime plus. Non! non! Tel que vous peint votre dernière lettre, je ne vous aime plus, monsieur.

Je ne veux plus vous écrire ni recevoir votre correspondance. Je ne vous aime plus.

R. Haumann.

A l'audition de cette lettre, une nouvelle défaillance s'empara d'Octave. Le défaut de

repos et d'alimentation, l'agitation continuelle de son cerveau avaient développé immodérément sa susceptibilité nerveuse, et ses forces trahissaient sa volonté, si énergique qu'elle fût.

Il jugea bientôt lui-même que la lutte était inégale, et n'aboutirait qu'à produire des désordres plus graves encore; il prit un peu d'éther, et se laissa endormir par la fatigue.

— Par le ciel bleu ! » s'écria-t-il, au matin, en face d'un soleil radieux : « Il est bien prouvé maintenant qu'il est nécessaire de manger un peu pour être spirituel, comme il est dangereux de boire pour être prudent.

« Ce vin et cette victuaille — que le plomb puisse épargner pour le bonheur futur des jeunes filles ! — m'ont fait faire une coupable sottise, — qui m'a, il est vrai, attiré la plus aimable des lettres de rupture, et le jeûne subséquent, non moins maudissable, m'a privé

de la force de réparer immédiatement mes torts.

« Elle devrait être ici, à cette heure ! ou je devrais être, moi, entre elle et le tuteur, si elle le veut absolument. »

En pensant ainsi, par moments à haute voix, il s'habillait rapidement, avec tout le soin que peut prendre un homme bel et bien fait pour ne perdre aucun de ses avantages.

Il arriva en voiture rue de l'Ouest, fort agité, mais résolu, et armé d'intelligence et d'amour.

— Mademoiselle Naumann? »

— Elle ne demeure plus ici ! » répondit la femme du concierge en ôtant ses lunettes pour mieux voir ce visiteur de galante figure.

La terre tourna sous les pieds d'Octave; il s'appuya au châssis de la loge.

— Depuis quand ? » demanda-t-il pourtant d'une voix assez ferme.

— Depuis hier, monsieur. »

Cette fois, la commotion fut si visible, que la femme sortit de son bouge avec une chaise et voulut absolument faire asseoir M. de Peyrieux.

— Hier matin, » dit-elle, « son tuteur vint la voir avec un monsieur qui la demande en mariage, et ils sont repartis tous ensemble. La femme de chambre est restée plus tard pour faire le déménagement. Mademoiselle avait emporté ses fleurs et ses toilettes. »

— Ses fleurs ! » dit Octave en se levant pour aller regarder de près le petit jardin.

— Oui ! mademoiselle Naumann aime beaucoup les fleurs. Voyez-vous ces trous dans le jardin? Il y avait là des rosiers à cent feuilles, les plus beaux du monde. »

— Des roses à cent feuilles ! » répéta Octave.

Et il pâlit.

« Ah ! mon Dieu ! que ce monsieur est sensible! » pensa la vieille femme.

— Et elle a emporté ses roses ? »

— Oui, monsieur ! d'abord, je la vis venir avec des ciseaux et couper un gros bouquet. Elle pleurait. »

— Elle pleurait ! »

— Oui, monsieur, et elle semblait baiser ses roses, tant elle les tenait serrées sur son visage pour les respirer. Plus tard, elle a envoyé acheter deux grandes caisses, et elle a fait mettre les rosiers dedans. On a placé les caisses sur la voiture.

— Et elle pleurait ? »

— Elle souriait aussi, monsieur ; les jeunes filles pleurent toujours quand on les marie, et elles ne sont pas plus tristes pour cela. »

Octave fit peu d'attention à cette remarque psychologique.

— Je puis bien voir le pavillon, » dit-il, « puisqu'il est désert. »

— Oui, monsieur ; et le louer même, car

il est à louer pour le compte de mademoiselle Naumann. »

Le pavillon avait un aspect dévasté. Des fragments de papier, du foin, des morceaux d'étoffe, des cales de bois encore à la place des meubles : — C'était comme une fuite ; l'appartement n'était pas vide, il était abandonné.

Octave souffrait beaucoup.

Dans la chambre à coucher, il vit sur la cheminée un beau nœud de velours bleu.

— Ah ! » dit la vieille femme : « C'est un des nœuds de tête de mademoiselle ; il faudra que je le lui rende. »

— Vous en achèterez un autre pour le lui rendre. » dit l'amant en donnant une pièce d'argent.

Et il sortit avec son trésor, seul vestige d'un rêve si complétement évanoui.

IX

Octave revint chez lui dans un état de désorganisation morale qui l'eût pu pousser à commettre quelque funèbre folie, s'il n'avait été en voiture.

Assurément, il aurait pu faire arrêter son coupé sur le pont et sauter dans la Seine : ç'eût été aussi neuf qu'aristocratique. Mais,— les noyés sont fort laids ; — on les porte à la Morgue, qui est plus laide encore, s'ils n'ont pas sur eux de papiers indicateurs, — et Octave n'avait pas pris son passe-port pour aller

chez Rosine. Mais, — il y a des gens qui, pour une prime de vingt-cinq francs, s'empressent de retirer de l'eau ceux qui s'y jettent. — Impertinence cruelle qu'ils appellent humanité! — Rien n'est plus bêtement ridicule qu'un homme retiré à temps de l'eau. On le déshabille sur le rivage; on lui fait respirer d'exécrables odeurs; on le frotte avec de vilaines flanelles qui ont déjà frotté, morts ou vivants, beaucoup de noyés; — pour comble d'infortune, on lui fait des discours :

Sur le chagrin de ses parents — morts depuis dix ans !

— de ses enfants — qu'il n'a pas!

— de sa femme — cause du suicide !

Après lui avoir rendu la vie aussi nauséabonde que possible, on le ramène triomphalement chez lui, de façon à attirer le quartier entier aux fenêtres ; et il ne peut plus faire un pas sans qu'on le montre au doigt et qu'on le nomme le NOYÉ.

Ces réflexions sont du narrateur; mais elles avaient une sorte d'influence indirecte sur l'esprit d'Octave, tandis qu'il montait l'escalier, la tête basse, le maintien abattu, plongé dans une douleur inerte dont il ne sentait pas encore toute la profondeur.

Une femme descendait,— c'était celle qu'il avait sauvée de concert avec Rosine, — il ne la reconnut pas et salua vaguement par habitude de politesse. Elle salua de même, froidement; mais, en passant près de lui, elle saisit sa main et la pressa avec énergie, sans s'arrêter ni détourner le visage.

Octave tressaillit. Il pensa tout à coup à cette infortune qu'il avait consolée, aux paroles qu'il avait entendues ce jour-là, au regard qui accompagnait ces paroles, — à Rosine, sa chère complice! — à cette communauté généreuse dont il avait ressenti un si vif bonheur, — et, en entrant dans son cabinet, il se jeta sur l'ottomane en pleurant comme un enfant.

— Robert, » dit-il, « allez chercher N..., mon médecin. »

Le médecin était jeune et intelligent. Octave lui raconta son histoire jusqu'à la rencontre dans l'escalier et aux larmes qui avaient détendu ses nerfs.

— Et maintenant, » dit-il, « je ne veux plus vivre ni mourir. Je sais par cœur tout ce qu'on peut dire pour et contre la vie. La vie m'ennuie! — La mort m'ennuie! Quel refuge insipide, si c'est le néant! — Combien cela serait absurde, quand c'est au néant de la vie que je veux échapper! Et si ce n'est pas le néant, de quel droit en forcerais-je l'entrée?»

— Voulez-vous retrouver Rosine? » dit le médecin : « je vous aiderai ; j'ai des amis dans le quartier qu'elle habitait. »

— Non! je voudrais que le hasard favorable la poussât vers moi, comme il m'avait conduit à elle. Je ne veux pas la poursuivre. Elle est partie irritée; dans sa colère, elle a ac-

cepté un époux ; elle a déjà dit un Oui solennel. — Elle n'est plus *ma Rosine*, elle est aussi celle d'un autre. Je n'accepte ni les luttes, ni les partages d'amour, ni les capitulations de conscience. Si je l'eusse aimée mariée! eh bien! j'aurais cru à un amour rénovateur, à une nouvelle révélation de la vie. Maintenant, elle est flétrie dans mon esprit, quoique pure et sans tache, quoique je sois le coupable et elle la victime. Je l'estime et je l'aime toujours, et je ne la veux plus. — Et puis, comment être sûr d'elle, à cette heure?

« J'irais trouver le tuteur ; je lui dirais tout, même mon nom, il le faut dans la situation.

« Elle me verrait. Je plaiderais ma cause avec chaleur.

« Je suis jeune, et beau, je crois, sans fatuité.

« Je suis le comte de Peyricux.

« Je suis riche.

« Oh ! elle céderait facilement, et le tuteur aussi.—Mais, qui me prouvera, sans réplique,

qu'elle eût pardonné de même au pauvre employé, gauche et laid, et qu'elle eût rompu pour lui son nouvel engagement.

« Hélas ! hélas ! ce ne sera plus mon cœur et mon âme qu'elle aimera sans mélange.

« Qu'un accident me rende borgne et boiteux :

« Qu'un décret me prive du titre de comte ;

« Qu'une banqueroute m'enlève ma fortune :

« Rosine ne se souviendra-t-elle jamais de sa vengeance commencée?

« Non ! c'est un rêve fini ! »

Il prit le nœud de velours bleu.

— Voyez ! » dit-il : « Elle est blonde. — Ce velours a effleuré sa tempe. — Une légère odeur y reste, — c'est le parfum de Rosine ! — Je ne vivrai plus, docteur ; mon cher ami, je ne puis plus vivre ! »

— Vous êtes malade, mon ami ; nous vous guérirons. Promettez-moi seulement de suivre mes prescriptions à la lettre. »

— Non vraiment! je vais, au contraire, vous soumettre mon plan. Je prendrai le lit; je me baignerai deux fois par jour; je boirai des tisanes calmantes, quelques gouttes d'opium le soir; je mangerai peu et ne me permettrai ni café, ni thé, ni excitant quelconque. Je lirai continuellement, — pour ne pas songer; je choisirai pour cela les nouveautés à la mode. — Je me nourrirai d'œuvres infernales et surnaturelles, d'assassinats, de rapts, de viols, d'incestes, d'apparitions, de revenants, d'êtres fantastiques. — Je me gorgerai si bien de drames horripilants et de prose horrifique, que j'y puiserai une maladie où se détournera le trop plein de mon désespoir.

« Dégagée de ces visions saugrenues, la vie aura au moins, alors, le charme d'une affreuse masure, où l'on s'est réfugié pour dormir, après une lutte nocturne dans les bois avec les vents et les ronces, la pluie, les branches cassées en travers de la route et les fondrières garnies de serpents.

« Tout cela est-il bon? »

— Excellent. Mais, puisque vous avez l'esprit si sain et si net, pourquoi ces bains, ce régime, ce lit, cet opium? Raisonnez peu; promenez-vous dans la campagne, solitairement dans des lieux agréables, et lisez plutôt de bons livres, — s'il en est. »

— En est-il qui aient pour moi cet attrait fascinant de l'inconnu? — Il y a en moi, docteur, une puissance qui combat ma volonté. Elle ne trouble pas encore ma raison; mais elle la troublera, si je ne la distrais elle-même. — J'entends sans cesse une voix qui pleure.

« Rosine! Rosine! » crie cette voix.

« Il faut que je la fasse taire, — ou que je devienne sourd. — Sans cela, je mourrai d'un coup de pistolet ou d'une dose d'opium. — Il y a des situations intolérables, docteur! »

— Eh bien! faites comme vous avez dit. — Surtout, prévenez-moi, si vous voulez mourir. »

— Je vous le promets. »

Il est presque oiseux de dire que le régime inventé par Octave le plongea dans une sorte de torpeur et d'hébétement.

Il semblait ne plus désirer de quitter son lit ou sa baignoire, et reprenait imperturbablement ses volumes jaunes les uns après les autres, comme un écolier ambitieux se renfonce dans ses classiques et ses dictionnaires. Il s'ennuyait à la fureur, et les déclamations enragées des héros, les intrigues et catastrophes à haute pression les systèmes incompris et incompréhensibles provoquaient difficilement son sourire. Sa seule jouissance étai dans le sommeil peuplé de rêves que lui procuraient l'opium — et le nœud de velours bleu.

Plusieurs jours s'étaient déjà passés dans cette énervante monotonie, lorsqu'un matin Marin entra.

— Je vous croyais mort, mon cher! » lui dit-il.

— Je vous croyais avec Rosine! » dit Marin fortement impressionné par le visage décomposé d'Octave.

— Rosine! Rosine! » dit Octave : « Oui, Rosine! »

Et il ferma les yeux pour cacher une larme.

— Je suis confus; » reprit Marin d'une voix tremblante : « Je vous croyais heureux et je venais vous dire que je vais me marier. »

— Tu as bien raison, mon cher. Te marier! certainement on ne peut mieux trouver. Tu as toujours été fort original, Marin. »

— Je voulais que nous nous mariassions ensemble. »

— Ensemble! c'est trop original. La loi ne le permet pas. »

— Le même jour, veux-je dire. »

— Ah! c'est différent; la loi le permet. Néanmoins, je ne peux me marier sans femme. »

— Rosine. »

— Eh bien! Rosine? » reprit Octave en se

mettant sur son séant. — « Voilà ce qui reste de Rosine. »

Et il baisa lentement le velours.

Le visage de Marin se contracta affreusement.

— Je suppose » lui dit Octave, « que tu veux pleurer sur mon malheur ; mais, en vérité, tu as l'air d'en rire. »

— Rire ! » répéta lugubrement Marin.

— Quand je dis rire, c'est une figure par laquelle je cherche à faire comprendre ma pensée ; car, quant à toi, tu as fait une grimace hideuse, intraduisible dans aucune langue. »

— Je voudrais, » reprit Marin sans avoir l'air de se scandaliser le moins du monde de l'acerbe gaieté du malade, « je voudrais que vous fussiez mon *garçon de noce;* cela vous distrairait, sans doute. »

— Indubitablement ! — c'est très-divertissant, en effet. — *Garçon de noce !* où diable va-t-il chercher ses idées. J'aurai un ruban

blanc au bras, et je prendrai la jarretière de la mariée. »

— Je n'y tiens pas. »

— Pourquoi ? si c'est l'usage de ton pays ou de celui de madame Marin. »

— Allons ! » dit Marin d'un ton d'humeur : « Vous me refusez? »

— Non, j'accepte. Il me faut changer d'atmosphère. Je sors de cinquante romans, tous plus romans les uns que les autres; je vais aller à la noce, noce bourgeoise, avec *garçon de noce* et le reste. J'aurais mieux aimé une noce de village, avec le ménétrier et la promenade en plein air. — Pourquoi ne ferait-on pas la noce à Meudon? Nous emmènerions *Tilmant* et *Collinet*. — Cela serait fort original, je t'assure. »

— Il faudrait faire une visite à la fiancée avant le jour du mariage. » dit Marin toujours invulnérable.

— Volontiers. — Et quand le mariage? »

— Dans trois jours. »

— Je vais m'habiller. — Peste! monsieur Marin! que vous êtes habile en besogne! — Dans trois jours. »

Robert vint préparer les vêtements de son maître. Sa présence ayant coupé la conversation, Marin allait et venait dans la chambre d'un air soucieux, et Octave, que la physionomie et les propos de son ami ne galvanisaient plus, avait repris une expression de visage morne et souffrante.

Ils sortirent sans avoir rompu le silence, tous deux absorbés dans une rêverie personnelle. Octave, surtout, était envahi par une telle somnolence d'esprit qu'il entra dans la maison où on l'introduisait sans savoir dans quel quartier de Paris il se trouvait.

Il salua le père sans le voir.

La fiancée était dans un groupe de jeunes filles. Il ne distingua ni ses traits ni sa taille.

Elle lui adressa timidement quelques paroles auxquelles il répondit sans les entendre.

— Est-ce tout? » dit-il à Marin en sortant.

— Tout, jusqu'au jour du mariage. »

— Viens me prendre pour la cérémonie, je pourrais oublier. »

— Comment trouves-tu la fiancée? »

— Très-bien ! — Je ne l'ai pas vue. »

— Ah ! » fit Marin.

Nonobstant la sincérité de son affliction, M. de Peyrieux était arrivé, comme il l'avait prévu et désiré, à un ennui si terrible que tout lui paraissait préférable à la continuation de son traitement. Il fut fort étonné de cette disposition nouvelle qu'un peu de mouvement mécanique avait développée subitement; ses livres, qu'il semblait lire fanatiquement, lui faisaient tout à coup éprouver une répulsion invincible.

« Je suis guéri! » se dit-il avec tristesse :

« — Je ne mourrai pas de ma douleur. Il eut mieux valu mourir sur le seuil du pavillon ; mais je n'avais pas encore assez lu de romans, et mes vingt-cinq ans m'ont ordonné de vivre ! — O Rosine, ma chère Rosine, combien vous avez erré en doutant de mon amour ! »

Il n'eut garde d'oublier le jour des noces ; et, quand Marin arriva, il le trouva paré et préparé, vêtu d'un costume si correctement organisé, si savamment combiné qu'on n'y remarquait les dérogations à la mode du jour que pour applaudir à ces heureuses licences. L'ensemble était riche et simple, gentilhomme et artiste.

Marin était absolument noir, sauf ses immenses manchettes.

—Mon enfant, » lui dit Octave, « j'ai froid au cœur ! — Je suis misérable dans l'âme ! — pourtant, j'ai l'air du marié, et toi — et toi — tu as la mine d'un héritier — présomptif. »

La mariée était chastement enveloppée et voilée dans des flots de mousseline, sous laquelle on apercevait de blanches fleurs, et un doux visage, plus blanc et plus frais que les fleurs. Sur ce visage, comme dans toute son attitude, se trahissait un grave souci.

Octave eut un serrement de cœur ; il pensa à Rosine baisant ses roses en pleurant, le jour où elle quittait le pavillon.

« Les jeunes filles pleurent toujours quand on les marie ! » se dit-il : « Par qui ai-je entendu proférer cette banalité ?

« Je comprends qu'on pleure en épousant Marin ; mais toutes les jeunes filles n'épousent pas Marin : c'est bien assez de celle-ci ! »

Marin n'avait pas l'air plus gai ; sa physionomie rugueuse exprimait plutôt le défi que la joie. Il parlait haut et roide, en homme peu sûr de lui qui veut avoir de l'aplomb, traitait lestement le beau-père et ses amis, et parais-

sait n'accorder qu'une médiocre attention à la gentille mariée. Son regard cherchait fréquemment Octave, comme s'il eut voulu braver son jugement et ses sarcasmes, — ou comme s'il eut désiré son concours au milieu de cette société étrangère à leurs mœurs.

Mais — Octave était loin.

Libre pour la première fois depuis son malheur, sa pensée en explorait le souvenir avec une amère volupté. Assuré maintenant contre la folie, — ce spectre qui fait reculer les plus fortes intelligences, il suivait pas à pas les déchirants détails de son désespoir, et rien ne pouvait l'en divertir que la tristesse mal contenue dont il surprenait les nuances sur le front ingénu de la jeune épouse assise à côté de lui; alors, par une hallucination très-explicable, il confondait dans son esprit cette souffrance et la sienne, et donnait à Rosine, dans son imagination, les traits gracieux que rencontrait son œil.

Bien des fois, il faillit lui dire :

— Rosine! Pourquoi pleuriez-vous en baisant vos roses? »

Ou bien :

— Vous m'aimez donc toujours, Rosine? »

Un éclat de voix de Marin le rappelait à la réalité; il s'éveillait, regardait autour de lui— ces visages inconnus, — Marin dans sa morgue exultante, — la mariée, les paupières gonflées, — le père mécontent, — jetait à Marin un froid et sardonique sourire, et retombait dans sa rêverie.

Ainsi s'écoula pour Octave la durée du repas, auquel succéda le bal.

Marin ne quitta pas la table.

Il se fit, au contraire, rapporter du vin de Champagne, rappela quelques jeunes gens et commença ce qu'il appelait — *une orgie d'adieu*.

Il essaya même d'attirer à lui M. de Pey-

rieux, qui se contenta de hausser les épaules sans répondre à son invitation.

La mariée, moins envieuse d'originalité, s'était parée pour le bal. Elle avait tâché d'effacer les traces de son déplaisir; car, à vingt ans, on peut effacer vite les larmes. Sa coiffure était plus riante; sa robe, plus ornée et plus coquette, laissait voir ses bras et son col mignons; mais, en dépit de ses efforts, la mélancolie allanguissait toujours ses mouvements et amortissait le jeune feu de ses yeux limpides.

Octave la trouvait ravissante. — Mais, pourquoi si pensive? — Ou plutôt, — pourquoi épousait-elle Marin?

« On affirme qu'elle est très-heureuse. — Jamais bonheur ne fut mieux caché! »

En attendant l'explication de cette énigme, il dansait avec elle — par bienséance, — et cherchait à la faire sourire — pour remplir décemment son office de *garçon de noce*.

A minuit, il vint rejoindre Marin qui, dans une attitude olympienne, contemplait orgueilleusement ses partenaires endormis ou râlant dans l'ivresse, — seul debout au milieu de ce désastre de bouteilles et d'intelligences.

— Eh bien ! » lui dit Octave : « Avez-vous enfin terminé votre parade ? »

— Non ! » dit Marin avec un rire qui voulait être très-expressif.

— Il serait, en effet, fort bizarre et nouveau de continuer cette scène toute la nuit, » reprit Octave, « et je vous y engage. De plus, comme une orgie solitaire est peu réjouissante, vous enverrez querir en carrosse *Pomponnette* ou *Faribolette ;* — faire un bosquet de Mabille du portique de la chambre nuptiale ! Cela vaut la peine d'y penser. »

Marin fit une grimace majestueuse.

— Les jolis yeux de la mariée vous rendent moral ! » dit-il.

— Non ! Je vous trouve ridicule, voilà tout; et j'ai l'humeur peu plaisante. »

— Asseyez-vous près de moi et causons. » reprit Marin d'un ton conciliant.

— Il n'est pas nécessaire. — Je vais prendre de l'opium et dormir. »

Marin se leva d'un mouvement plus ferme qu'on n'aurait pu le conjecturer.

— Restez encore, je vous prie, mon cher; puisque vous avez bien voulu accepter un emploi pour ce grand jour, soyez assez bon pour aller jusqu'au bout. Votre rôle n'est pas encore fini. »

Le choix des expressions et l'accentuation intervertissaient étrangement les positions habituelles des deux personnages.

Octave regarda Marin avec un superbe frémissement des narines; mais, le lieu était un asile inviolable, et il le suivit dans la salle de bal où la mariée était abandonnée à ses pénibles réflexions par la *demoiselle de noce* — qui dormait non loin d'elle sur un fauteuil.

Dans un autre fauteuil, le maître de la maison, en homme embarrassé de sa contenance, jouait avec les riches breloques accrochées à sa chaîne de montre.

A la vue de Marin, la jeune femme sourit faiblement; le vieil homme releva la tête et exhala un long soupir de soulagement.

Octave s'assit près de la mariée.

Marin se plaça debout en face du groupe.

—Voici! » dit-il d'un ton théâtral : « Voici le plus beau jour de ma vie, et de ce jour l'instant le plus solennel.

—Nous sommes au dénoûment de la pièce, Octave! Il n'est pas tel que vous le pensez, — les plus fins se trompent. La pièce a duré deux ans! Pour ce jour, j'ai enduré deux ans de tortures. — Ainsi va notre vie. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes sont employés à préparer le centième ultime — et fatal! »

— Fatal! » dit Octave qui trouvait le discours de Marin parfaitement déplacé.

— Oui, fatal. Vous allez me comprendre.

— Le mariage étant fait *ir-ré-vo-ca-ble-ment*, il est bon de signaler — la moralité d'une détermination si importante. — Et à qui donnera-t-on ces explications sérieuses, si ce n'est à son plus intime ami et à la femme qu'on épouse? »

Un malaise indéfinissable se peignit sur le visage de la mariée, elle retira doucement sa main que Marin cherchait à prendre.

— A quoi bon! » dit Octave séchement : « Vous vous mariez parce que vous vous convenez; il n'en faut pas davantage : les *speeches* sont hors de saison, mon cher. »

— Attendez ! » reprit Marin : « J'ai de puissants motifs pour agir ainsi. »

Et ses yeux lancèrent à Octave une flamme blafarde.

— Toute ma force, depuis deux ans, s'est concentrée dans le désir de ce moment mémorable.

« C'est la phase de la rémunération, de la

justice, du triomphe entier, absolu! Je suis enfin au pinacle de mon édifice, et ma félicité dépasse mes plus orgueilleuses ambitions. »

Et il attacha sur Octave un regard vitreux si prolongé, qu'Octave commença à soupçonner un sens sous ce fracas de mots ampoulés. »

— Parlez donc! » lui dit-il : « Mais soyez bref. — Mon heure est déjà passée, vous le savez; j'ai envie de dormir. »

— Vous n'en aurez plus envie tout à l'heure! » reprit Marin avec un ricanement convulsif : — « Je vais toucher une corde si sensible que tous vos nerfs tressailleront. — Écoutez-moi, seulement : ce que je dis en vaut la peine.

« Octave! — cette femme tant aimée, cette idéale maîtresse, cette amante intellectuelle, cette compagne poétique — que vous n'osiez pas regarder, Octave; — ce rêve si vaporeux, ce roman platonique, si pur et si vaste, où l'art et l'esprit avaient autant de place que le

cœur ; — cette fiction si chère et si exaltante, cette fantaisie brûlante et vénérée, ces choses si divines dont il fallait parler à genoux : — je vais vous en parler, Octave ! — je vais vous livrer la clef de ce mystère dont vous avez été si frappé, malgré votre courage ; je vais porter la lumière dans cette question restée obscure pour votre perspicacité. »

M. de Peyrieux regardait fixement Marin comme un homme qui attend un coup de poignard de son antagoniste.

— Elle est ici, votre adorée ! » ajouta dramatiquement Marin en désignant d'un mouvement de tête et d'un geste l'enceinte de la salle de bal.

Le coup fut fort. Les yeux d'Octave se fermèrent et une violente secousse parcourut son corps ; mais il ressaisit aussitôt sa force d'âme et son regard suivit celui de Marin. — Il aperçut alors la *demoiselle de noce*, — figure fanée dans sa jeunesse, sans distinction et sans beauté, — étranglée dans un corset,

gonflée de crinoline, — sottement coiffée, — ignoblement endormie. — Ses yeux passèrent et vinrent tomber sur la jeune épouse, immobile, les paupières démesurément ouvertes, comme devant une scène d'horreur.

— C'est elle! » reprit Marin avec un éclat de voix plein de haine. « Voilà Rosine, Octave! — Elle est ma femme!

« Ah! » continua-t-il, se hâtant de profiter de la stupeur où ce coup terrible plongeait M. de Peyrieux, accablé déjà par l'influence de sa récente hygiène : — Ah! vous pensiez donc qu'il n'y avait pas de vengeance pour moi, lorsque vous me teniez insolemment sous votre pied? — Que vous pouviez rire toujours de Marin, sans qu'il voulût un jour rire de vous? — Je ris aujourd'hui! — c'est mon jour, enfin! — Vous aviez pris mon nom et mon portrait dans votre roman. Je suis venu avec mon nom : il a bien fallu que Rosine acceptât l'original du portrait. — Vous n'aviez

pas prévu cette conséquence, mon maître? — Riez, maintenant monsieur le comte! — Reprenez votre verve railleuse! Trouvez un de ces mots sanglants dont vous m'avez tant lacéré! — Rosine est à moi! à moi, — pour toujours! »

La jeune femme recevait de ces dernières paroles toute la conscience de sa situation : — elle poussa un léger cri et ses yeux se tournèrent vers Octave.

Marin, ivre et enivré de sa vengeance, ne vit pas ce regard, — ce premier regard échangé!

— Oui! oui! » dit-il d'une voix plus haute encore : — « L'auteur des lettres — ce n'est point moi, — je n'ai point tant de mérite. — Votre correspondant, c'est monsieur le comte Octave de Peyrieux, qui s'abritait sous mon nom, à tout événement.

« Lequel vous aima le mieux, Rosine, de celui qui vous offensa sous ce nom emprunté, ou de celui qui revendiqua l'offense et s'in-

spira d'un heureux hasard pour réparer un si coupable outrage?

« Et cependant, j'ai vu votre physionomie se troubler quand je me suis nommé dans le pavillon, quand je venais, accumulant ses titres et les miens, demander pour moi son pardon! — Vous m'avez trouvé laid, Rosine! Vous avez pleuré en m'acceptant pour époux! Votre frivolité de femme était déçue; — mon cœur, à moi, fut blessé, Rosine! — Et si je n'ai pas renoncé à votre main, c'est que j'ai vu qu'elle m'apporterait un double plaisir, un double triomphe, que ma vengeance serait plus grande encore, en m'indemnisant à la fois du mépris d'Octave et de votre dégoût. »

Un sourd rugissement s'échappa de la poitrine de M. de Peyrieux. Mais avant qu'il eût pu parler, une petite main gantée se posa sur ses lèvres et une autre effleura son épaule.

— Ah! » dit la mariée, tremblante et rose, les yeux pleins d'éclairs d'indignation et d'a-

mour : — « Ah ! — c'était vous... — Octave ! — Je savais bien que cette plume légère et délicate ne s'harmonisait point avec une telle figure ! — J'avais bien raison de frémir de cette discordance inexplicable ! Ce n'était pas frivolité, c'était un instinct logique : — c'était sagesse et sentiment. — Mon cœur était oppressé et protestait. — Mon jugement s'élevait contre l'évidence même.

« Que je souffrais ! — Que j'ai souffert ! — Ah ! c'était vous ! »

— Madame ! » s'écria Marin écumant de rage et se débattant contre les vapeurs qui envahissaient graduellement son cerveau, tandis qu'Octave, émerveillé, admirait le charmant visage qui exprimait fidèlement le sens de cette charmante expansion.

— Monsieur ! » dit-elle hautainement à Marin : — « Je ne vous connais pas ! »

Et, prenant le bras de son tuteur, elle quitta le salon après avoir fait à Octave un adorable salut de la main.

M. de Peyrieux se leva pour partir aussi. Marin, furieux, essaya de lui barrer le passage; mais son ivresse, pendant un long temps domptée par un effort suprême de volonté, trouva dans l'agitation qu'il éprouvait un actif auxiliaire — et il chancela; M. de Peyrieux le poussa sur le canapé et l'y tint étendu jusqu'à ce qu'un irrésistible sommeil l'eût complétement engourdi.

Octave sortit, ferma la porte au double tour et emporta la clef qu'il jeta au loin dans la rue. Alors, il respira avec délices l'air frais de la nuit.

« Salut à la vie! » disait-il dans son cœur : « Salut à l'espoir! »

Où allait-il? — Marchait-il sur la terre, ou planait-il? — Traversait-il l'atmosphère humaine dans ses plus pures nuits, ou un arome mystérieux composé des soupirs d'amour de tous les mondes? — Était-il encore Octave de

Peyrieux, ou un nouvel être, impassible à la douleur et susceptible uniquement de joies? — Le savait-il?

Il errait sans ressentir de fatigue, sans voir et sans entendre, tournant les obstacles sans les comprendre et prenant le chemin qui s'ouvrait devant lui. Il mit deux heures à regagner sa demeure.

Robert était en sentinelle à la porte.

— Monsieur, on vous attend ! » dit-il.

Octave vola à travers l'escalier.

Rosine, la jolie Rosine, vêtue de ses mousselines virginales, ses blanches fleurs sur le front, l'attendait dans l'appartement.

Elle lui tendit les deux mains.

— Octave! » dit-elle à voix basse et les yeux baissés : — « C'est vous que j'ai épousé ce matin. »

Beaucoup d'amants se seraient mis à genoux devant cette digne amante; Octave prit

les deux petites mains et amena la vierge sous ses baisers passionnés.

Cependant la vieille Ursule tirait sa maîtresse par la manche.

— Madame ! madame ! le temps s'écoule ! — s'il arrivait ! il faut partir. »

— Oui ! oui ! » dit Octave en tressaillant : — « Que Robert aille chercher une chaise ! »

— La voiture est dans la cour ! » dit Rosine en rougissant du regard ravi qu'elle rencontra.

— Robert ! jetez mon linge et mes habits dans la voiture ; mettez-y une malle, nous la ferons en courant la poste. N'est-ce pas, Rosine ? » dit encore Octave.

Il prit ce qu'il avait d'or et de billets de banque chez lui et descendit donnant le bras à la jeune fille.

Près de la voiture, ils rencontrèrent le tuteur

— Tiens, mon enfant » dit le vieillard en tendant un portefeuille à Rosine, « voilà

ton argent ! cinquante mille francs gagnés par elle, monsieur ! — J'ai eu bon nez, petite, de ne pas laisser porter cette somme sur le contrat. Je te voulais indépendante : sois indépendante ! »

Et il se tourna alors vers Octave.

— Monsieur le comte ! » lui dit-il avec une si forte expression de tendresse paternelle qu'il en devint presque beau : « La loi est contre nous, j'en ai peur. Mais moi, son oncle, je vous marie au nom de sa mère qui me l'avait confiée, et de votre père, mort aussi et homme d'honneur. »

Octave lui serra chaudement la main, enleva Rosine dans ses bras et monta dans la voiture.

Ils sont en Italie.

Lorsque Rosine voudra revenir en France, — écrivait le comte de Peyricux au vieux brocanteur, — rien ne l'en empêchera. Si la loi fait défaut, l'épée arrivera. — Et ce qu'on ne peut délier, on le coupe. — Ainsi parlait, dit-on, Alexandre le Grand. — Ce n'était pas trop mal pour son siècle; et moi, tout moderne que je sois, je m'honore de penser de même.

Rosine vous envoie votre portrait, fait d'après un *Rembrandt*. Si je me connaissais en peinture, je vous dirais que c'est très-beau. Je me borne à affirmer que jamais plus jolis doigts n'ont tenu le pinceau avec plus de grâce et de bonheur.

La comtesse parle souvent de votre bonté.

A PROPOS

Monsieur, cette histoire est finie et je n'y joindrai plus que les éclaircissements indispensables pour la tranquillité des lecteurs et la satisfaction de la morale.

La Providence, voyant bien qu'Octave était plus amoureux que jamais et que Marin risquait d'être tué après avoir subi d'autres désagréments, prit le parti de le tuer elle-même.

Il mourut, fort originalement, du choléra, au moment où tout le monde mourait.

Le vieux brocanteur le *suivit dans la tombe ;* ce qui, de la part de la Providence, n'avait pas d'autre but que de laisser à Rosine vingt-cinq mille francs de rente.

Maintenant donc, la position est en règle avec les usages des romans et ceux de la société.

Rosine est riche.

Octave est riche.

Le vice est puni et la vertu récompensée.

Vous me direz peut-être, monsieur, que : « Ce diable de séjour en Italie vous met martel en tête. »

C'est bien à tort, monsieur!

Rosine passait son temps à faire, de mémoire, le portrait de son oncle à la manière de *Rembrandt*, et Octave la regardait peindre, très-heureux de lui donner des conseils et des louanges, — et de lui raconter une série de contes orientaux.

Pour toute faveur, dans les moments de délassement, il baisait le second nœud de velours bleu qu'il avait pu prendre lui-même sur la tête de Rosine, ou le bout des doigts de la jolie peintre — nos ancêtres eussent dit, sans vergogne : de la jolie peintresse.

Il y a encore, je le devine bien à votre air, — ce voyage en chaise de poste.

Songez, monsieur, qu'ils avaient la malle d'Octave à faire !

Cette malle-là n'est pas mentionnée pour rien dans mon récit.

LE TRAVAIL EST LE GARDIEN DES MŒURS.

Dans toute charpente parfaite, il ne doit point y avoir de pièce non nécessaire.

L'utilité de la malle ! Voilà une chose que, parmi d'autres où des esprits superficiels verront indubitablement du SUPERFLU, j'eusse donné à discerner en cinq cent mille aux plus fins critiques, passés — et futurs.

Il me reste à vous remercier de votre complaisance et à vous faire reconduire par la citadine.

Je payerai la course.

Aujourd'hui, monsieur, les gens de lettres ne sont plus des mercenaires ; ce sont des capitalistes, et l'esprit est un moyen de faire valoir ou de placer son argent.

Si je ne suis pas capitaliste, j'ai des amis qui le sont, et cela revient au même — pour eux.

Je n'ai pas eu d'autre intention que de vous être agréable, monsieur ; et si mon ADRESSE ILLISIBLE vous a plu, donnez-moi *lisiblement* la vôtre, pour une autre fois : — il est bon d'être assuré d'un auditeur, à tout hasard.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LIBRAIRIE AMYOT, RUE DE LA PAIX, 8, PARIS

COLLECTION AMYOT

Format in-12, à 3 fr. 50 c. le Volume

A

Adélaïde de Montfort. . . . . *Cénac Moncaut.*
Adresse illisible (une). . . . . *Fanjat.*
Agnès Sorel. . . . . *Capefigue.*
Allemagne (Etudes sur l'). . . . . *Ph. Chasles.*
Amérique (Etudes sur l'). . . . . *Ph. Chasles.*
Amoureux de la comtesse (les) . . *Saint-Félix.*
Angleterre (Etudes sur l'). . . . . *Ph. Chasles.*
Aucas (le grand Chef des). 2 vol. . *Aimard.*
Aventuriers (les). . . . . *Aimard.*

B

Bachéliers (les). . . . . *Révillon.*
Balle-Franche. . . . . *Aimard.*

C

Catherine de Médicis. . . . . *Capefigue.*
Catherine II de Russie. . . . . *Capefigue.*
Célébrités d'autrefois (les). . . . . *L.-Deumier.*
Chaucer. . . . . *Gomont.*
Chercheur de pistes (le). . . . . *Aimard.*
Chute des Jésuites (Histoire de la). *Saint-Priest.*
Clarisse Harlowe. 2 vol. . . . . *J. Janin.*
Cœur loyal (le). . . . . *Aimard.*
Contes de Noël. 3 vol . . . . . *Dickens.*
Cromwell. . . . . *Ph. Chasles.*
Curumilla. . . . . *Aimard.*

D

Daniel. 2 vol. . . . . *Feydeau.*
Dante et la poésie amoureuse. . . . *Delécluze.*
Devoirs des femmes dans le mariage. . . . . *Ellis.*
Diane de Poitiers. . . . . *Capefigue.*
Dix-huitième siècle en Angleterre. 2 vol. . . . . *Ph. Chasles.*
Dix-neuvième siècle en Allemagne. *Ph. Chasles.*
Du Barry (la comtesse). . . . . *Capefigue.*
Dubois (le cardinal). . . . . *Capefigue.*

E

Eau qui court (l'). . . . . *Aimard.*
Eclaireur (l'). . . . . *Aimard.*
Espagne (Etudes sur l'). . . . . *Ph. Chasles.*
Espagne inconnue (l'). . . . . *Cénac Moncaut.*
Espérances de l'Italie. . . . . *Balbo.*
Equateur (l'). . . . . *Holinski.*
Etudes sur la Russie. . . . . *L. Leduc.*

F

Fables nouvelles. . . . . *Viennet.*
Fanny. . . . . *Feydeau.*
Femme (la) au XIXe siècle. . . . . *Romieu (mad.)*
Fièvre d'or (la). . . . . *Aimard.*
Figure féminine (la) au XIXe siècle. *Chantepie.*
Flibuste (la Grande). . . . . *Aimard.*
Francs Tireurs (les). . . . . *Aimard.*
Francinette (Mademoiselle). . . . . *Raselli.*
Frohny (avec gravures) . . . . . *A. Weill.*

G

Gabrielle d'Estrées. . . . . *Capefigue.*
Garasse (Mémoires du Père). . . . . *Ch. Nisard.*
Gréta. . . . . *Vernier.*
Gustave III, roi de Suède. . . . . *L. Leduc.*

H

Héros (un). . . . . ***
Historiens (les) politiques et littéraires. . . . . *B. d'Aurevilly.*
Hommes (Etudes sur les) et les mœurs. . . . . *Ph. Chasles.*
Hommes et Bêtes. . . . . *G. d'Onquaire.*

I

Idées napoléoniennes. . . . . *Napoléon III.*
Ilona. . . . . *Batthiany.*
Improvisateur (l') en Italie. . . . . *Andersen.*
Indiens (les) de la Baie d'Hudson. . *Ed. Delessert.*
Ivan. . . . . *L. Leduc.*

J

Jeanne de Vaudreuil. . . . . ***
Journal d'Ilma. . . . . *Batthiany.*

L

La Vallière (Mademoiselle de). . . . *Capefigue.*
Lettres de mademoiselle de Lespinasse. . . . . *J. Janin.*
Livre (le) du Promeneur. . . . . *L.-Deumier.*
Loi de Lynch (la). . . . . *Aimard.*
Loin du bruit. . . . . *Nitot.*
Louis XV. . . . . *Capefigue.*
Louis XVI. . . . . *Capefigue.*
Lumières de la vie. . . . . *Belmontet.*

M

Main ferme (la). . . . . *Aimard.*
Maisons de jeux ruinées (les). . . . *Jercey.*
Marie de Médicis. . . . . *Capefigue.*
Marm philosophe. . . . . *Farnèse.*
Marguerite. . . . . *Cénac Moncaut.*
Marine française (Essai sur la). . . . *Joinville.*
Marthe de Kerven. . . . . *Capendu.*
Medella. . . . . *Cénac Moncaut.*
Minuit !!! . . . . . *C. Vignon.*
Monde des Eaux (le). . . . . *Révillon*
Moyen age (Etudes sur le). . . . . *Ph. Chasles.*

N

Napoléon III. . . . . *La Guéronnière.*
Négrier (Aventures d'un). . . . . *Canot.*

O

On a beau dire. . . . . *Batthiany.*

P

Philosophes et Ecrivains religieux. *B. d'Aurevilly*
Pierre Ladronneau. . . . . *Humbert.*
Pirates des Prairies. . . . . *Aimard.*
Pompadour (Marquise de). . . . . *Capefigue.*
Portraits Littéraires. 2 vol. . . . . *Planche.*
Portraits Contemporains. . . . . *Reynaud.*
Portsmouth (Duchesse de). . . . . *Capefigue.*
Presse (la) en Angleterre et en Amérique. . . . . *C. Clarigny.*

R

Rôdeurs de frontières (les) . . . . . *Aimard.*
Roi de Paris (le). . . . . *Avenel.*
Richelieu (maréchal de) . . . . . *Capefigue.*
Ruines historiques de France. . . . *Lavergne.*
Russie en 1839 (la), 4 vol. . . . . *Custine.*

S

Saisons (les Quatre). . . . . *Feydeau.*
Sébastopol (cinq mois au camp). . *Bazancourt.*
Shakspeare, Marie-Stuart et l'Arétin. *Ph. Chasles.*
Souvenirs de voyages 2 vol. . . . . *S.-M. Girardin.*
Suédois (les) depuis Charles XII. . *B. Vassy.*

T

Trappeurs (les) de l'Arkansas. . . . *Aimard.*
Toujours tout droit. . . . . *Ed. Delessert.*

V

Valentin Guillois. . . . . *Aimard.*
Véronique. . . . . *E. Muller.*
Voitures (histoire de la locomotion). *Ramée.*

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.